



HAL
open science

Drayton Hall: un travail mémoriel sur l'esclavage en Caroline du Sud

Sophie Wildbolz

► **To cite this version:**

Sophie Wildbolz. Drayton Hall: un travail mémoriel sur l'esclavage en Caroline du Sud. Histoire. 2023. dumas-04484383

HAL Id: dumas-04484383

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04484383v1>

Submitted on 29 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

DRAYTON HALL

Un travail mémoriel sur l'esclavage en Caroline du Sud



Sophie WILDBOLZ - Promotion Rosa Bonheur

DU Approfondissement en généalogie

Distanciel 2023

Sous la direction de M. Stéphane COSSON

Je soussignée, Sophie WILDBOLZ, certifie que le contenu de ce mémoire est le résultat de mon travail personnel. Je certifie également que toutes les données, tous les raisonnements et toutes les conclusions empruntées à la littérature sont soit exactement copiés et placés entre guillemets dans le texte, soit spécialement indiqués et référencés dans une liste bibliographique en fin de volume. Je certifie enfin que ce document, en totalité ou pour partie, n'a pas servi antérieurement à d'autres évaluations, et n'a jamais été publié.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	5
INTRODUCTION	7
I. HISTORIQUE	9
1. Charleston – Les débuts.....	9
2. De la pratique de l'élevage à la culture du riz.....	10
3. Origines de la population réduite en esclavage au XVIII ^e siècle.....	14
4. Vie des esclaves sur la plantation	15
II. DRAYTON HALL	17
1. Histoire de la plantation – ses propriétaires.....	17
a. Génération 1 : 1738-1784 John DRAYTON.....	18
b. Génération 2 : 1784-1820 Charles DRAYTON	19
c. Génération 3 : 1820-1844 Charles II DRAYTON	20
d. Génération 4 : 1844-1852 Charles III DRAYTON	20
e. Génération 5 : 1852-1915 Charles Henry DRAYTON	21
f. Génération 6 : 1915-1969 Charlotta et Charles V DRAYTON	22
g. Génération 7 : 1967-1974 Charles Henry et Francis Beatty DRAYTON	22
h. La maison après la guerre de Sécession	22
i. La vie insouciante des planteurs blancs	23
j. Mais il y avait également des tensions	25
k. Relations interraciales	25
III. RECHERCHE	26
1. Travail de mémoire au sein des anciennes plantations	26
2. Quelle documentation ?.....	27
3. Recherches généalogiques.....	28
a. Période <i>antebellum</i>	29
b. La guerre d'Indépendance, une opportunité de liberté	31
c. Combien d'esclaves sur la plantation, et qui sont-ils ?	31
d. Période post guerre de Sécession - l'Émancipation	34
e. Que sont devenus les anciens esclaves ?	36
f. Le XX ^e siècle	37
g. Recherche cartographique	37
h. Recherche archéologique	40
MEMOIRE – BOWENS.....	42
CONCLUSION	43
BIBLIOGRAPHIE	45
ANNEXES	46

Remerciements

Toute ma gratitude va à mon compagnon, Hans Birkemeyer, pour sa disponibilité, sa patience infinie et son soutien sans faille. Sans lui, je n'aurais jamais pu mener à bien cette entreprise.

Mes remerciements à mon amie Christine Dau, pour son œil acéré et ses réactions épidermiques concernant ce sujet si difficile, qui aurait nécessité de plus longs développements.

INTRODUCTION

Vers la fin du mois d'août 1619, un navire corsaire anglais, le *The White Lion*, mouilla dans la baie de Point Comfort¹ en Virginie. Vingt à trente Africains furent échangés contre des vivres pour permettre la poursuite de son voyage. Il fut suivi quelques jours plus tard d'un second navire, le *Treasurer*, arrivé lui aussi sur les côtes de Virginie avec d'autres Africains réduits en esclavage. Les deux groupes avaient été capturés par des corsaires anglais sur le navire négrier espagnol *San Juan Bautista*. Ce sont les premiers Africains enregistrés qui sont arrivés dans les colonies d'Amérique continentale de l'Angleterre. Et c'est ainsi que débute l'esclavage dans les colonies britanniques d'Amérique qui allaient devenir les États-Unis d'Amérique.

Je suis descendante par ma lignée maternelle d'une famille d'esclavagistes, planteurs en Caroline du Sud. Ce fait n'a jamais été caché. Au contraire, j'ai pu déceler une sorte de fierté, certainement liée au prestige conféré par la maison de maître d'une des plantations - car il y en avait plusieurs - près de Charleston, et qui porte le nom de famille du père de ma mère, DRAYTON Hall. Une autre plantation, la première, s'appelle aujourd'hui Magnolia Gardens.

De plus, ma famille devait trouver une sorte de bonne conscience liée au fait que la branche dont est issu mon grand-père était la « bonne » branche, car mon ancêtre, William DRAYTON, avait quitté la Caroline du Sud pour s'installer à Philadelphie et avait tourné le dos à l'esclavagisme. Mieux encore, deux fils de celui qui était parti, se sont retrouvés confrontés au cours de deux célèbres batailles de la guerre de Sécession, celles de Port Royal et d'Antietam, car l'un, Thomas Fenwick DRAYTON, ayant choisi de rester en Caroline du Sud pour acquérir et gérer une plantation, avait rejoint la cause confédérée tandis que l'autre, Percival DRAYTON, celle unioniste. Cette anecdote est entrée dans l'histoire de États-Unis, en tant qu'illustration de l'aspect fratricide de ce conflit.

Il y a une quinzaine d'années, lorsque j'ai entamé les recherches généalogiques sur ma famille, j'ai contacté Drayton Hall, devenu depuis 1976 un musée appartenant à la *National Trust for Historic Preservation* (Fonds national pour la préservation des monuments historiques) pour clarifier certains points de mon arbre généalogique, car nous disposions alors de peu d'informations sur internet. Quelle ne fut ma surprise de découvrir que les chercheurs du musée avaient poursuivi l'arbre généalogique et que je figurais, avec mes frères et sœurs, dans leur base de données ! Ainsi, j'ai suivi leurs activités et travaux de recherche de loin en loin.

Progressivement j'ai posé un regard critique sur cette abomination qu'est l'esclavage, non seulement du fait que mes ancêtres avaient possédé des esclaves, mais aussi parce que leur fortune ait été bâtie sur cette économie, puis j'ai ressenti une sorte de douleur concernant la vie de ces personnes privées de liberté. Je me suis demandé ce que faisaient les gestionnaires de ces plantations à l'heure actuelle pour transmettre et faire vivre la mémoire de ces nombreux esclaves. Puis enfin, comment pouvait-on faire la généalogie de ces personnes privées non seulement de liberté, mais aussi d'identité ?

Pour cela, il m'a fallu revoir l'historique de la région, de la plantation et des membres de la famille sous un autre angle, celui de l'activité esclavagiste, puis faire un état des lieux des recherches existantes, pour aller au-delà de l'histoire éclatante, « blanche », des propriétaires de plantations, et découvrir celle plus obscure, et anonyme, mais quelquefois plus intime, des personnes, esclaves, puis libres, qui y ont vécu et travaillé. Quel est l'état de la recherche, quelle est la démarche

¹ Aujourd'hui Fort Munroe, Hampton, Virginie

interprétative et mémorielle des gestionnaires de ce lieu ouvert au public depuis 1976, quels sont les outils mis à disposition d'un public, toujours plus nombreux, en quête de ses origines ? Quelques exemples plus détaillés permettent de donner un peu plus de chair à ce travail.

Je précise à toutes fins utiles que ce mémoire ne détaille pas la vie quotidienne effroyable des esclaves depuis leur capture en Afrique, ni les brimades et sévices dont ils ont été victimes lors de leur captivité, ni, une fois l'euphorie de l'Émancipation passée, la violence qu'ils ont subie sous l'effet des lois² « *Jim Crow* »³. En revanche, il est certain que la mémoire concernant les descendants des Africains devenus Afro-américains est impactée, quelquefois jusqu'à oblitération, par la non-reconnaissance de leur existence en tant que membres à part entière de la société nord-américaine actuelle, dominée par la population blanche.

² Lois de ségrégation raciale promulguées par les États du Sud de 1877 à 1964 pour entraver l'exercice des droits constitutionnels des Afro-américains acquis au lendemain de la guerre de Sécession (13^{ème} amendement de la constitution des États-Unis abolissant l'esclavage, le 14^{ème} accordant la citoyenneté à toute personne née ou naturalisée aux États-Unis, et le 15^{ème} amendement qui garantit le droit de vote à tout citoyen des États-Unis).

³ Expression péjorative désignant les personnes noires vivant aux États-Unis.

I. HISTORIQUE

1. Charleston – Les débuts

C'est une ville de Caroline du Sud, faisant originellement partie de la Province de Caroline, créée sous la charte de 1663.

L'étymologie du nom est liée au roi Charles II d'Angleterre. *Carolana* était la « terre de Charles », plus tard changée en Caroline. En 1729, cette province fut séparée en deux, Caroline du Nord et Caroline du Sud. Une colonie de cette région fut nommée Charles Town, ville de Charles, devenue Charleston en 1783.

Le représentant de la monarchie était le Gouverneur de Caroline du Sud. La Cour royale fut fondée vers 1725, basée à Charles Town. Le 14ème *Chief Justice* (Président de la Cour Suprême), de 1776 à 1791 était William Henry DRAYTON, un lointain parent, qui conçut le sceau de Caroline du Sud conjointement avec Arthur MIDDLETON, un des signataires de la Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis en 1776. La sœur de MIDDLETON, Hester, épousa le frère de William Henry, Charles DRAYTON (cf. arbre généalogique en Annexe).



Sceau de Caroline du Sud⁴

Charleston fut l'un des principaux ports coloniaux du XVIIIe siècle, où l'on traitait du riz, de l'indigo et des esclaves. En 1860, la Caroline du Sud comportait autant d'esclaves que les états de Géorgie et de Virginie, deux fois plus grands en superficie. L'élégance et les voyages européens de la caste des planteurs blancs aisés, dont firent partie mes ancêtres, furent permis par l'exploitation de la population d'esclaves, qui représentait environ la moitié de la population totale de l'État.

En 1663, des terres furent accordées par le roi Charles II à huit nobles nommés *lords proprietors* en récompense pour les plus fidèles de ses soutiens lors de la restauration Stuart après la première révolution anglaise. Ils se virent octroyer une charte royale pour l'établissement et le gouvernement d'une colonie anglaise. N'ayant pas l'intention de coloniser le pays par eux-mêmes et dans la perspective de création d'une colonie basée sur l'esclavage, les *lords proprietors* - dont certains devinrent actionnaires de la *Royal Africa Company*, une compagnie maritime anglaise

⁴ Ce sceau est tout un symbole ironique, à lecture double : le médaillon de gauche symbolise la bataille du 28 juillet 1776, au cours de la guerre d'Indépendance, où s'illustrèrent victorieusement les défenseurs du fort de Sullivan's Island (palmier debout) contre la flotte britannique. Mais cette île, située à l'entrée du port de Charleston, était aussi une sorte de Ellis Island, le lieu de transit et de quarantaine de 40% des esclaves amenés en Amérique entre 1700 et 1775. L'autre médaillon figure une femme (blanche) symbolisant l'espoir (*spes*), tenant une branche de laurier ; un soleil se lève derrière elle. La devise *dum spiro spero* (tant que je respire, j'espère), pourrait s'appliquer aussi à cette population noire extrêmement résiliente qui est si difficilement restée en vie....

fondée en 1672 sur les côtes de Guinée par le frère de Charles II, et qui fut le pilier du développement de la traite négrière européenne - encouragèrent l'émigration de planteurs et leurs esclaves depuis la colonie britannique de la Barbade (cf. Annexes) toute proche, surpeuplée, offrant aux colons vingt acres (environ 8 hectares) pour chaque « esclave noir mâle et dix acres (environ 4 hectares) pour chaque esclave noire femelle apportés depuis la colonie au cours de la première année de leur installation ». En effet, le manque de terres, des mauvaises récoltes, des maladies et des ouragans chassèrent les Anglais de la Barbade. C'est à partir des années 1670 que cette émigration devint effective. Et c'est dans ce contexte que mes ancêtres du côté paternel de ma mère (cf. arbre généalogie en Annexe) Thomas DRAYTON père et fils, sont arrivés dans la région.



Carte des Indes occidentales et des Caraïbes, H. Moll, 1732. La flèche bleue indique la Caroline et la rouge, la Barbade

Mes ancêtres se sont établis le long de la rivière Ashley, dans le *Lowcountry*, une plaine s'étirant le long de la côte de Caroline du Sud. C'est une région particulièrement inhospitalière, marécageuse et inondable, peu adaptée à l'agriculture pratiquée par les colons d'origine anglaise, à savoir la culture de céréales - orge et blé. Une tribu d'Amérindiens locale, les Cusabo, les accueillirent et leur enseignèrent la culture sur brûlis. La reconnaissance des colons fut de courte durée, mais il s'agit là d'une autre histoire.

2. De la pratique de l'élevage à la culture du riz

La base de la nourriture était une bouillie à base de gruau de farine de maïs, nutritif, mais dont la texture et le goût étaient peu appréciés des Blancs comme des Noirs.

Une culture de subsistance de riz se pratiquait, difficilement. Les colons pratiquèrent essentiellement l'élevage bovin et porcin, et l'export de viande de bœuf salée constituait la première source de revenus importante. Jusque vers les années 1710, la plupart des esclaves noirs

étaient de véritables *cow-boys*, et de par leurs pérégrinations dans le pays, ils furent les premiers explorateurs des bordures marécageuses et des lisières écologiques. La similitude avec les plaines côtières d'Afrique de l'Ouest peut avoir conduit à l'expérimentation de la culture de riz, car il n'était pas rare que les premiers colons de Caroline, leurs esclaves ou serviteurs, partagent ou mettent en commun leur savoir botanique et agricole.

Au début des années 1670, les esclaves noirs représentaient entre le quart et la moitié de la population de la Caroline, avec une égalité entre le nombre d'hommes et de femmes. Les esclaves africains pouvaient se marier, conserver leurs familles intactes, et pouvaient vendre ou échanger leur production potagère propre, contre des vêtements, par exemple.

Le caractère de cette société esclavagiste de la Caroline allait changer rapidement. Les colons tiraient leurs revenus de l'export de bœuf salé, du commerce d'esclaves amérindiens, de bois et de produits pour la marine tels la térébenthine, la poix et le goudron. Les *Lords proprietors*, quant à eux, avaient de plus grandes ambitions et incitèrent les colons à cultiver des produits exotiques : olives, raisins, soie, indigo, coton et du riz, impossibles à produire en Angleterre, permettant ainsi de dégager des bénéfices plus importants.

Finalement, vers les années 1690, après de nombreuses expérimentations, les planteurs de Caroline parvinrent à réussir la culture du riz. C'est grâce aux connaissances des esclaves africains en matière de culture du riz et à leur travail que les terres marécageuses de la plaine côtière soumise aux effets des marées ont fini par être transformées en rizières lucratives. Le riz fait partie des cultures traditionnelles d'Afrique de l'Ouest depuis le deuxième millénaire avant notre ère, et les Africains, particulièrement ceux originaires des régions rizicoles de Gambie, de la côte d'Ivoire et de celle du Libéria actuels, enseignèrent à leurs maîtres leurs techniques de plantation, en utilisant leurs talons pour créer une dépression dans le sol pour planter la graine du riz et leurs pieds pour la recouvrir de terre.

Il fallait pour cela aussi creuser un réseau de canaux de drainage et des structures permettant de contrôler les effets des inondations et des marées, et c'est ainsi que le paysage du *Lowcountry* fut façonné.

Une autre particularité africaine de l'agriculture du *Lowcountry* concerne des paniers spiralés utilisés pour le vannage du riz, et qui de nos jours encore sont fabriqués au Sénégal et en Angola.



Paniers à vannage, à gauche, celui de Drayton Hall date du début du XIX^e siècle, celui de droite est du Sénégal et celui du dessus fut fabriqué par un vannier afro-américain de Caroline du Sud au début des années 2000

En 1699, les planteurs de Caroline envoyèrent 300 tonnes de riz vers l'Angleterre. Vers 1712, la culture du riz supplanta l'élevage du bétail. Le marché principal était l'Europe.

Notons que pour la période, les planteurs de riz des Lowcountry ont créé les entreprises agricoles les plus importantes et les plus sophistiquées sur le plan technologique en Amérique du Nord. En effet, selon James Hite, professeur en économie agricole de l'Université de Clemson, ces domaines ont été les premières exploitations agricoles commerciales du continent, produisant des cultures pour les marchés mondiaux, les précurseurs des gigantesques exploitations spécialisées de maïs et de blé d'aujourd'hui dans le Midwest⁵.

Le riz a transformé la vie des colons – et de leurs esclaves.

Ce travail exigeant, de façonnage des zones de culture par défrichage, gestion des eaux, puis la culture du riz, conduisit à une augmentation des heures journalières de travail, de jours de travail. Concomitamment, le commerce britannique des esclaves était en expansion rapide. Après 1700, un nombre croissant d'esclaves noirs fut transporté directement vers la Caroline.

Certains portaient avec eux une souche de paludisme particulièrement virulente (*Plasmodium falciparum*), qui causa la mort d'un grand nombre de colons européens, ainsi que des servants sous contrat. Les Africains, aussi, tombèrent malades et moururent de *P. falciparum*. Le défrichage des terres et l'aménagement de réservoirs d'eau douce favorisa l'implantation et la multiplication des moustiques vecteurs de transmission du paludisme et de la fièvre jaune.

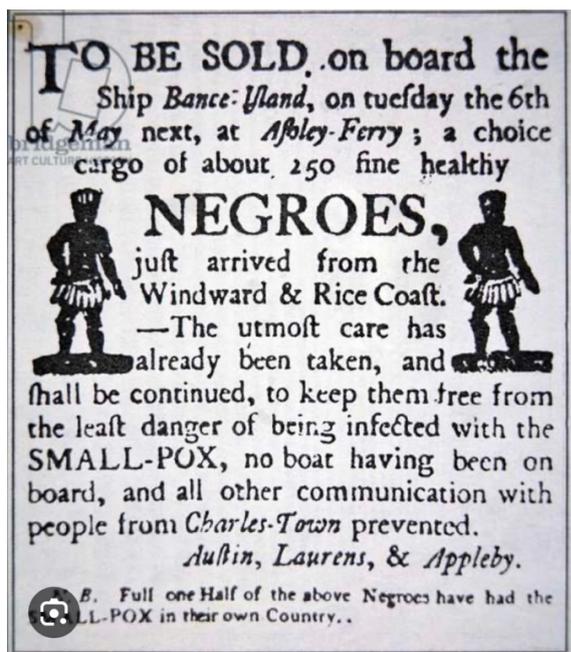
Le déclin de la population de servants sous contrat anglais et écossais, conduisit à leur remplacement par des Africains. Dès 1708, la population de la colonie était à majorité noire. L'accroissement des profits engendré par la culture du riz encouragea les planteurs à acquérir un nombre plus important d'esclaves africains qui, à leur tour, étaient amenés à aménager de nouvelles rizières infestées de moustiques. C'est ainsi qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles, le *Lowcountry* devint la région la plus exposée aux maladies mortelles du continent nord-américain. « *La Caroline est un paradis au printemps, un enfer l'été, et à l'automne, un hôpital* », écrit Johan Schoepf en 1784⁶.

Soumis à de longues journées de travail et à l'obligation de cultiver leur propre nourriture et de fabriquer leurs propres vêtements, certains esclaves s'enfuirent. Pour tous, la mortalité précoce était élevée.

Au sein de la population des colons, se développa le sentiment de la supériorité des Européens par rapport aux non Européens, le sentiment du droit, voire de l'obligation, d'exproprier les terres du Nouveau monde, par la force, si nécessaire. La plupart des Européens considéraient qu'il était moralement juste de réduire les Africains et Amérindiens en esclavage.

⁵ Tibbets, John H. (Automne 1999). Riches to Ruin: Pharaohs of the New World, in *Coastal Heritage Magazine*, Volume 14, n° 2, <https://www.scseagrant.org/riches-to-ruin-pharaohs-of-the-new-world/>

⁶ Shoepf, J. D. (1911) *Travels in the Confederation 1783-1784*, trad. Morrison, A.J., William J. Campbell



« A vendre, à bord du navire Bance Island, le mardi 6 mai prochain, à Ashley Ferry ; un cargo de choix d'environ 250 nègres de qualité, en bonne santé, tout juste arrivés des côtes d'Afrique de l'Ouest (Rice Coast = côte du riz). La plus grande attention a été apportée, et le sera encore, pour éviter qu'ils ne soient infectés par la variole, personne n'étant monté à bord, et toute autre communication avec la population de Charles Town ayant été empêchée. Austin, Laurens & Appleby. N.B. Un bonne moitié des nègres mentionnés ci-dessus a contracté la petite vérole dans leur propre pays. »

L'annonce⁷ ci-dessus, parue dans un journal de Charleston en 1760, concernant une vente aux enchères à venir tout près de Drayton Hall, indique la provenance des esclaves, en mettant en avant leur capacité - hypothétique - à cultiver le riz. L'accent est également mis sur leur état de santé comme argument commercial.

A ce sujet, le rapport du Dr. Alexandre GARDEN, médecin portuaire de Charleston, est édifiant : « Il y a peu de navires qui viennent d'Afrique et dont une grande partie de la cargaison n'a pas été jetée par-dessus bord ; certains en ont perdu un quart, d'autres un tiers, d'autres encore la moitié ; et j'en ai même vu qui avaient perdu les deux tiers de leurs esclaves. Je suis souvent allé visiter ces navires à leur arrivée, afin de faire un rapport sur leur état sanitaire au Gouverneur et au Conseil, mais je n'ai jamais été à bord d'un navire qui ne dégageait pas une odeur des plus nauséabondes et des plus pestilentielles, à cause de la saleté, de l'air vicié, des dysenteries putrides (qui sont leurs affections les plus courantes), il est étonnant qu'il y en ait qui s'en sortent vivants.⁸ ».

En outre, lors de leur vente aux enchères, leurs corps étaient enduits d'huile et les cheveux quelquefois noircis pour donner l'illusion de la bonne santé et de la jeunesse.

Au cours du XVIII^e siècle, la démographie raciale de Caroline du Sud ressemble plus à celle des colonies des Caraïbes qu'à celle des colonies du continent nord-américain. On y importait plus de deux mille esclaves par an au cours des années 1730. En 1715, il y eut 10500 noirs pour 6250

⁷ Schomburg Center for Research in Black Culture, Photographs and Prints Division, The New York Public Library. (1760). *To be sold, on board the ship Bance Island, ... negroes, just arrived from the Windward & Rice Coast.* <https://digitalcollections.nypl.org/items/510d47db-b78d-a3d9-e040-e00a18064a99>. Consulté le 5 août, 2023

⁸ Morgan, P. (1998) *Slave Counterpoint: Black Culture in the Eighteenth Century Chesapeake and Lowcountry*. University of North Carolina Press.

blancs. Vers 1750, les 39000 noirs représentaient 61% de la population totale. Avec l'accroissement de la population noire, on assiste à une augmentation de la taille des plantations : vers le milieu du XVIII^e siècle, un tiers des esclaves du *Lowcountry* vivaient par groupes de 50 personnes ou plus et travaillaient dans de grands groupes. Les deux tiers des esclaves importés étaient des hommes, et dans l'environnement soumis au paludisme des régions rizicoles, les esclaves de Caroline du Sud ne parvenaient pas à se reproduire naturellement. Les propriétaires de plantations importaient continuellement des africains pour réapprovisionner leur main-d'œuvre. Ce n'est qu'à partir des années 1760, que la Caroline du Sud parvint à obtenir un accroissement naturel de la population d'esclaves, avec un nombre de naissances supérieures à celle des décès.

Tout comme dans les autres colonies d'Amérique du Nord, la croissance de la population noire conduisit à l'adoption d'une série de lois visant au contrôle des activités des esclaves. Dans les décennies qui ont précédé la guerre d'Indépendance, la Caroline du Sud institua la *Negro Act*, l'une des législations les plus strictes du Nouveau Monde en matière d'esclavage (cf. *infra*, p.16, note en bas de page).

3. Origines de la population réduite en esclavage au XVIII^e siècle

Selon certaines listes établies par Thomas et John DRAYTON, il semblerait que certains esclaves étaient originaires d'Afrique, des Caraïbes et de Caroline du Sud. L'exploitation continue des plantations par la famille depuis les années 1670 permet de conjecturer que nombre de leurs esclaves y soient nés. Nonobstant, dans les années 1760, John DRAYTON continuait d'importer des esclaves depuis les Antilles.

Les membres de la communauté formaient selon toute vraisemblance un groupe hétéroclite. Bien que nombre d'entre eux soient venus d'Afrique de l'Ouest, cette région comporte de nombreuses cultures diverses. Certains parmi les noms africains figurant sur des listes du XVIII^e siècle, comme Affra, Quash et Toby, suggèrent une origine d'Afrique de l'Ouest centrale. D'autres noms, tels Maria, Joseph et Caterina suggèrent l'influence du catholicisme portugais de régions comme l'Angola. D'autres encore révèlent une influence islamique : Ishmael, Abram et Fatima. Certains esclaves étaient des Amérindiens - il est estimé qu'au début de la période coloniale, pas moins d'un tiers de l'ensemble des personnes réduites en esclavage étaient des Amérindiens, Par ailleurs, de nombreux autres pourraient être des « *mustees*⁹ », c'est-à-dire des métisses descendant d'Amérindiens ou d'Africains.

Les analyses ADN pratiquées parmi les descendants permettent de mieux cerner leurs origines.

⁹ de l'espagnol *mestizo*, mixte

4. Vie des esclaves sur la plantation



Harper's Magazine, Octobre-Novembre 1878¹⁰

La majorité des esclaves de Caroline du Sud vivaient sur de grandes plantations, où peu de Blancs étaient présents, car à partir des années 1750, les propriétaires d'esclaves du *Lowcountry*, devenus immensément riches, préféraient fuir leurs domaines marécageux ravagés par le paludisme durant la « saison des fièvres », de juin à novembre, pour passer les mois d'été dans l'environnement plus sain de Charles Town (nommée Charleston en 1783) et d'autres régions. En effet, l'élite navigua vers Rhode Island dans le nord par voie de mer, puis plus tard vers le sud, vers les montagnes ou les villes côtières dont les brises marines limitaient la présence des moustiques.

En l'absence des maîtres blancs et en raison de la rareté de contre-maîtres blancs, il n'était pas rare qu'un esclave « de confiance » occupe le rôle de « *driver* », ou contre-maître, en dirigeant le travail des autres esclaves. Isolés des Blancs la majeure partie de l'année, certains esclaves rencontraient rarement leurs propriétaires et n'apprenaient jamais l'anglais. Ces esclaves de la *Low Country* vivaient dans une plus grande autonomie culturelle que leurs congénères des États du Nord, et conservaient une culture empreinte d'éléments africains forts. Aussi parlaient-ils plutôt le *gullah*, un dialecte du créole atlantique, mélange de langues africaines et européennes. « *Toute une culture afro-américaine s'est développée autour de la culture du riz*¹¹ », explique Marvin Dulaney, directeur du centre de recherche Avery pour l'histoire et la culture afro-américaine, ce qui fait la particularité de cette région, aujourd'hui encore.

¹⁰ South Carolina Department of Archives and History

¹¹ Tibbets, John H. (Automne 1999). Riches to Ruin: Pharaohs of the New World, in *Coastal Heritage Magazine*, Volume 14, n° 2, <https://www.scseagrant.org/riches-to-ruin-pharaohs-of-the-new-world/>

Les esclaves accomplirent une grande variété de tâches, travaillant souvent auprès de leurs maîtres, des travailleurs blancs sous contrat, et des Amérindiens captifs. Ils abattirent des arbres, défrichèrent des champs, recueillirent de la poix et de la térébenthine, essentiels pour l'entretien des bateaux et navires, et gardaient le bétail. Les connaissances africaines en matière de construction de canoës et de navigation fluviale rendaient les esclaves indispensables pour la pêche et le commerce des fourrures de la colonie avec les Indiens.

Au cours de cette même période, les esclaves et planteurs de riz élaborèrent une nouvelle forme de travail, appelé « travail à la tâche », unique dans l'histoire américaine et dont l'avantage était de nécessiter moins de supervision. Un esclave accomplissait quotidiennement une tâche définie, et lorsqu'elle était accomplie, il pouvait se consacrer à la chasse ou à la pêche, à ses propres cultures de subsistance qui apportaient un complément au régime alimentaire, de même qu'un petit revenu obtenu par la vente de ses propres productions le dimanche au marché. C'est ainsi que certains esclaves devinrent des entrepreneurs à temps partiel. La loi *Negro Act* de 1740 interdisait aux esclaves de vendre leurs produits, mais le raisonnement qui pouvait s'appliquer dans ce cas était que le bien de l'esclave était propriété du maître. Ainsi, la possibilité de cette production dépendait directement de la sévérité ou de la bienveillance du maître...

Un grand nombre d'esclaves vivaient dans des unités de plantation, qualifiées de « communautés villageoises » où survivaient des traditions religieuses, musicales, linguistiques, de même que des liens familiaux africains. Les planteurs, conscients de ces liens ethniques et familiaux, allaient souvent rechercher leurs esclaves qui s'étaient enfuis dans des plantations où se trouvaient leurs proches, familiaux ou ethniques.

Les esclaves masculins comprenaient des ouvriers qualifiés, des charpentiers, tonneliers, et cordonniers, forgerons, bateliers et domestiques mais aussi des travailleurs non qualifiés tels des serviteurs, des porteurs et des travailleurs journaliers. Il est vraisemblable qu'ils aient également contribué à la construction de la maison de maître, et qu'au fil des ans, ils aient été chargés de la construction et de l'entretien des nombreuses dépendances, telles que granges, filatures et la forge.

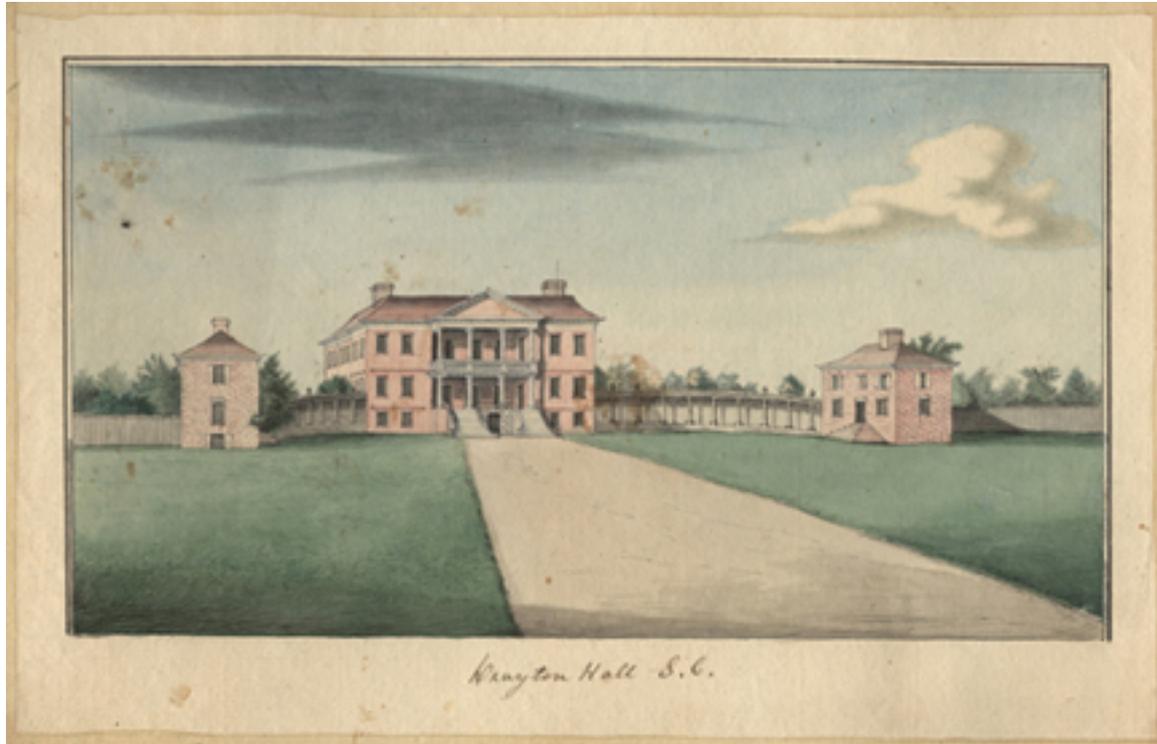
La culture du riz étant plus une affaire d'hommes que celle du coton, un nombre plus important de femmes du *Lowcountry* travaillait dans les villes, dans les maisons de leurs maîtres ou étaient louées comme cuisinières ou couturières.

Contrairement à d'autres colonies britanniques, le contact sexuel interracial n'était pas prohibé. L'installation d'une couple formé d'un homme blanc et d'une femme mulâtre n'était pas interdit, ni même l'action en justice pour permettre à un père blanc de devenir le tuteur d'un enfant esclave mulâtre, ou l'affranchissement de leurs enfants nés de ces relations.

Sources (plus documents figurant dans la Bibliographie) :

- La base de données du commerce transatlantique : *The Transatlantic Slave Trade Database*. www.slavevoyages.org
- TIBBETS, J. H. Hiver 2014. Carolina's Gold Coast: The culture of Rice and Slavery. *Coastal Heritage Magazine*, revue de la *Sea Grant Consortium*. Vol. 28, N°1, pp. 3 à 13.
- Carney, J. (2001). *Black Rice: The African Origins of Rice Cultivation in the Americas*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press.

II. DRAYTON HALL



Drayton Hall - Pierre Eugène du Simitière

C'est une maison de plantation du XVIII^e siècle située sur la rivière Ashley à environ 24 km au nord-ouest de Charleston. Le bâtiment, d'architecture dite palladienne, est la seule maison de plantation sur les rives de la rivière Ashley à avoir survécu intacte aux Guerres d'Indépendance et civiles. Considérée comme la plus ancienne à être ouverte au public aux États-Unis, elle est classée site historique national (*National Historic Landmark*). Le site est devenu, avec d'autres dans la région, un lieu d'interprétation et de mémoire, recevant des dizaines de milliers de visiteurs par an.

1. Histoire de la plantation – ses propriétaires

Sources :

- *The South Carolina Historical and Genealogical Magazine* par South Carolina Historical Society, 1918, Internet Archive, p. 91 et suivantes.
- Case, Charles et Murphy, Kevin, *Drayton Hall: Architectural and Documentary Research Report*, rev. 5 December 1988.

La famille DRAYTON était parvenue en Caroline du Sud depuis l'Angleterre, via la Barbade, vers la fin du XVII^e siècle. Le grand-père de John, Thomas DRAYTON (décédé avant le 10 novembre 1700), débarqua en 1679 du navire *Mary* avec un Stephen FOX, en provenance de la Barbade. Selon un recensement de l'île de la Barbade de cette même année, DRAYTON possédait douze acres (4,85 ha), sept esclaves et un serviteur blanc sous contrat.

Arrivé à la Caroline, il fit fortune dans l'élevage de bétail. Ce Thomas, initialement originaire d'Angleterre, eut un fils, autre Thomas, dont l'épouse semble avoir été la fille de Stephan FOX, Ann.

Ce second Thomas DRAYTON (1650-env. 1717), laissa un grand domaine - 5 plantations - parmi lesquelles Magnolia plantation. Lui survécurent sa veuve Ann, qui contrairement à l'usage ne se remaria pas et géra admirablement les biens de son défunt mari¹², ses trois fils, Thomas III (mon ancêtre direct), Stephen Fox et John ainsi qu'une fille, Mary. Stephen Fox DRAYTON décéda sans postérité.

Nous allons retracer la vie des sept générations de propriétaires, et avec eux, l'évolution de la plantation.

a. Génération 1 : 1738-1784¹³ John DRAYTON



John Drayton, ca. 1715-1779

John DRAYTON (ca. 1715-1779) est né sur la Magnolia Plantation, située au Nord de Drayton Hall, sur les rives de la rivière Ashley. Il était le troisième fils de la famille et sachant qu'il n'hériterait pas de la plantation familiale Magnolia Plantation, il acquit avec l'aide financière de sa mère, Ann, une plantation de 350 acres (environ 141 ha.) sur les rives Est de la Ashley River, mitoyenne au sud de Magnolia Plantation. Il étendit progressivement ce domaine à 600 acres (environ 242 ha.).

Entre 1738 et 1742, John entama la construction de Drayton Hall, qui fut qualifié de « Palais » dans un article du South Carolina Gazette du 22 décembre 1758. Il s'agit de la première construction de style palladien en Amérique du Nord, dont l'emplacement fut déterminé

avec soin, offrant des vues sur la rivière et une partie des terres de la plantation.

La fortune de John Drayton fut facilitée par l'institution de l'esclavage. Aucun document ne nous est parvenu de cette période permettant de connaître le nombre exact d'esclaves possédés par John DRAYTON. Il possédait plus de 100 plantations commerciales sur un total d'environ 76'000 acres (30'756 ha), situées en Caroline du Sud, la Géorgie, le Kentucky et le Texas, et l'on peut estimer le nombre de ses esclaves en milliers. Il fit élever du bétail et des porcs pour les exporter vers les îles à sucre des Caraïbes, et fit cultiver du riz et de l'indigo pour les marchés européens. Drayton Hall n'était pas une « plantation en activité », mais servait plutôt de siège principal de l'entreprise familiale. Il se passionna pour les chevaux et les courses et co-fonda le South Carolina Jockey Club.

John se maria quatre fois, et ses alliances reflètent le niveau social atteint par ce richissime planteur qui siégea au Conseil privé de sa Majesté¹⁴ de 1761 à 1775.

Sa première épouse, Sarah CATTELL la fille d'un planteur voisin, décéda avec ses deux enfants avant 1740.

En 1741, John DRAYTON épousa Charlotta BULL, la fille du Gouverneur royal de Caroline du Sud William BULL¹⁵, et ils eurent deux fils, William Henry DRAYTON, né à Drayton Hall le 20 septembre

¹² Lavelle Tulla, B. The women of Drayton Hall. *Drayton Hall Blog*. <https://www.draytonhall.org/the-women-of-drayton-hall-ann-drayton-rebecca-perry-drayton-and-charlotte-drayton-manigault/>

¹³ Drayton Hall (*Research - People - The Drayton Family : 1738-1784*, s. d.)

https://web.archive.org/web/20110607233903if_/http://www.draytonhall.org/research/people/drayton_1.html

¹⁴ Charles II, roi d'Angleterre

¹⁵ Après la révolte des esclaves de Stono en 1739 qui causa la mort de 25 colons mais aussi entre 35 et 50 Africains, ce même William BULL proposa d'employer des chasseurs d'esclaves Amérindiens pour traquer les fugitifs, et c'est à la suite de cet évènement que l'Assemblée des députés de Caroline du Sud introduisit sous la houlette de W. BULL le Negro

1742 -1779) et Charles DRAYTON (1743 - 1820). Les deux fils furent éduqués en Angleterre et l'aîné devint avocat, puis magistrat¹⁶ alors que le puîné, Charles, fit des études de médecine à l'Université d'Édimbourg (diplômé en 1770). Charlotta BULL décéda en 1743.

En 1752, John DRAYTON épousa Margaret GLEN, sœur de James GLEN, gouverneur royal. Ils eurent deux fils également : Glen et Thomas.

Au cours des décennies 1740 à 1750, Drayton Hall fut géré directement, sans contre-maître. Margaret GLEN décéda en 1772, après vingt années de mariage.

En 1775, il épousa Rebecca PERRY, âgée de 17 ans, fille d'un planteur voisin, dont il eut deux filles, Anna et Susanna et un fils, John.

En 1779, au cours de la guerre d'Indépendance, l'armée britannique attaqua Drayton Hall. John et sa famille prirent la fuite. En traversant la branche occidentale de la rivière Cooper, John décéda de ce que nous qualifierons d'accident cérébral vasculaire et fut enterré dans une tombe non marquée. Sa veuve Rebecca hérita de la propriété, qui resta dans la famille durant sept générations, jusqu'en 1974.

Le projet de testament¹⁷ de John indique la transmission et la répartition de ses esclaves à ses enfants. Les esclaves portant souvent le même nom, aussi pour les distinguer précisa-t-il leur filiation et la plantation sur laquelle ils vivaient.

b. Génération 2 : 1784-1820 Charles DRAYTON



Charles Drayton 1743-1820

En 1784, Rebecca DRAYTON s'installa à Charleston, et vendit Drayton Hall à son beau-fils Charles DRAYTON (1743-1820), l'aîné des fils survivants de John DRAYTON et de Charlotta BULL (William Henry DRAYTON était décédé la même année que son père, du typhus). Charles DRAYTON épousa Hester MIDDLETON, fille d'un riche planteur voisin, propriétaire entre autres de Middleton Place. Ils eurent huit enfants, dont quatre survécurent à leur père. Charles est connu pour avoir été le grand biographe de Drayton Hall, en raison d'un journal personnel tenu de 1784 à sa mort. Foisonnant de détails concernant la vie de la plantation, de ses voyages et de considérations sur la productivité, ce document donne un aperçu d'une société d'esclaves stratifiée.

Act de 1740, fortement inspiré de la législation en vigueur à la Barbade, et qui interdisait aux esclaves de se déplacer seuls dans la campagne, de s'assembler en groupes, de gagner de l'argent et d'apprendre à écrire (la lecture n'était pas interdite). Cette loi permit également aux propriétaires d'esclaves de tuer les esclaves rebelles si nécessaire, dispositif déjà appliqué dans la Virginie voisine. Cette loi demeura en vigueur jusqu'en 1865.

¹⁶ William Henry DRAYTON, d'abord champion de la souveraineté britannique, comme la plupart des planteurs attachés au système de commerce impérial, embrassa avec ardeur la cause rebelle pour défendre les libertés américaines. Il adressa un pamphlet « *Letter From Freeman* » au Congrès, plaidant pour les droits des Américains, et au cours d'une tournée des cours de justice, il enjoignit les grands jurés de choisir la « *liberté plutôt que l'esclavage* » ! (Les planteurs filaient souvent la métaphore de l'esclavagisme pour servir leur propre cause). Il fut élu Juge suprême de l'État de Caroline du Sud, puis membre du tout premier Congrès, le *Continental Congress*, après la Guerre d'Indépendance. Il n'était pas ami des Amérindiens alliés avec les Anglais, disant « *Coupez tous les champs de maïs indiens et brûlez toutes les villes indiennes* », (afin que) « *leur nation soit extirpée et que les terres deviennent la propriété du public* ». Aujourd'hui il serait qualifié de populiste.

¹⁷ College of Charleston. *Inventory of Drayton Papers, 1701-2004*. "A few reasons I offer to my Children why I made my Will as I have done," 8 avril 1767. <http://archives.library.cofc.edu/findingaids/mss0152.html>

En effet, il y fait mention d'artisans qualifiés, comme des maréchaux-ferrants, des tonneliers et des charpentiers. Les entrées concernant les esclaves sont brèves, toutefois, certaines personnes sont mentionnées à plusieurs reprises, mais uniquement par leur prénom, tels Toby et Quash, charpentiers, Dumplin¹⁸, la cuisinière, et George le « *Butler* ».

Tout comme Thomas Jefferson, avec lequel il entretint une correspondance, Charles était un enfant du siècle des Lumières et son journal est rempli de toutes sortes de pensées scientifiques. Les deux hommes pratiquèrent des expérimentations dans des domaines semblables : la botanique, l'architecture, paysage, l'élevage.

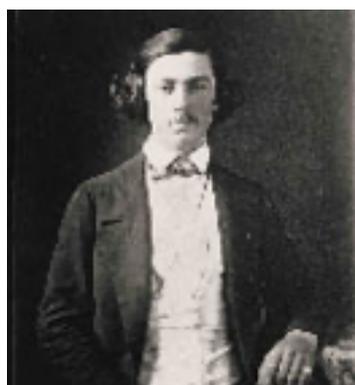
Son journal médical¹⁹, qui se présente sous forme de fiches consacrées aux différents patients, ne fait aucune distinction entre les planteurs blancs et les esclaves. On y trouve pour tous la même rigueur et attention au détail, ainsi qu'à l'évolution de la santé du patient. Les observations cessent lorsque le patient cesse de se plaindre.

c. Génération 3 : 1820-1844 Charles II DRAYTON

Veuf depuis 1789, Charles DRAYTON ne se remaria pas et son fils Charles II DRAYTON (1785-1844) hérita de la plantation à la mort de son père en 1820. Il épousa Mary Middleton SCHOOLBRED, fille du premier Consul britannique auprès des Etats-Unis, et ils eurent une fille et cinq fils, dont quatre survécurent.

Ce fut un moment de grand changement pour les planteurs de la Caroline du sud, car le riz était en déclin dans l'économie de Lowcountry. En effet, la rivière Ashley devenait trop salée pour permettre l'irrigation des rizières. Le riz en provenance du Bengale et de la Birmanie, commerce contrôlé par les Anglais, et beaucoup moins coûteux, venait concurrencer la production américaine. Dans les quelques lettres de Charles II adressées à son fils qui furent retrouvées, le père conseille à son fils d'envisager un travail hors de la plantation pour s'assurer des revenus convenables.

d. Génération 4 : 1844-1852 Charles III DRAYTON



Charles Drayton III

A la mort de Charles II, la plantation passa entre les mains de son fils, Charles III DRAYTON (1814-1852), qui épousa Sarah Martha PARKER en 1846. Ils eurent deux fils. Charles III mourut à l'âge de 38 ans.

¹⁸ diminutif de « *dumpling* », boulette

¹⁹ Drayton Hall. *Medical Journal of Charles Drayton, 1771-1781*, Lowcountry Digital Library. <https://lcdl.library.cofc.edu/lcdl/catalog/lcdl:42194>

e. Génération 5 : 1852-1915 Charles Henry DRAYTON



Charles Henry Drayton

Charles Henry DRAYTON (1847-1915) hérita du domaine à l'âge de 5 ans. Son oncle John, le plus jeune frère de Charles III, administra le domaine en son nom jusqu'à la majorité de son neveu.

Les autres frères de John, James et Thomas, partirent pour le Texas vers 1860. Lorsque la nouvelle de la Sécession parvint au Texas, vers le début de l'année 1861, Thomas écrivit à John lui expliquant leur intention de s'engager dans la lutte pour la cause, tout en espérant rentrer les récoltes avant de rejoindre l'armée.

« Tu dis que tu es censé recevoir l'ordre de marcher dans une semaine. C'est ce que nous attendons tous. Je ne sais pas quand je serai appelé à jouer mon rôle dans la lutte pour nos libertés. Si tu y vas, vas-y d'un cœur audacieux et fais ce que tu peux. Bats-toi comme un diable et si tu dois être abattu, que ce soit par devant et non par derrière. Il n'y a pas de honte à mourir sur le champ de bataille et s'il plaît à Dieu que tu fasses partie du nombre de ceux dont le sang doit être versé pour leur pays, verse-le pour une cause glorieuse, mais tue tous les diables de Yankees que tu peux. Si les choses tournent au pire en Caroline, je laisserai mes biens entre de bonnes mains et je viendrai moi-même. Je préférerais mourir sur son sol et pour sa cause que n'importe où ailleurs. Il se peut que nous ne nous rencontrions plus jamais dans ce monde, mais si Dieu le veut, j'espère que nous nous retrouverons dans un monde meilleur... »²⁰

John Drayton, médecin de formation, occupa plusieurs postes durant la guerre, dont celui d'assistant chirurgien au sein du personnel des armées de Charleston. En 1863, il était chargé de soigner les esclaves affectés à la construction des défenses de Charleston. Plusieurs documents attestent de la colère ressentie par celui-ci contre le gouvernement et son traitement des esclaves conscrits. Il démissionna de cette affectation, puis fut employé en tant que chimiste par le Bureau des nitrites et des mines, chargé de d'assurer la sécurité des esclaves produisant de la poudre à canon.

En 1865, après la Guerre Civile, John fut Charleston pour rejoindre ses deux frères au Texas. Avant son départ, il signa des contrats avec plusieurs entreprises pour extraire le phosphate à Drayton Hall, contrats repris par son neveu, Charles Henry DRAYTON, à sa majorité.

En 1881, ce dernier fonda la Charles H. Drayton & Co. pour poursuivre les opérations d'extraction de phosphate, société qui fonctionna jusqu'au début du XX^e siècle. L'extraction de phosphate pour la fabrication d'engrais devint l'industrie principale à Charleston pratiquée dans le *Lowcountry* jusque vers les années 1920, et permit à la famille DRAYTON de retrouver de la prospérité.

Durant ces années, Charles Henry construisit un chemin de fer à voie étroite, quinze maisons et deux magasins à Drayton Hall en lien avec l'opération. L'exploitation minière à ciel ouvert se fit à environ trois cents mètres de la maison principale.

²⁰ Drayton Hall (s.d.), archive internet

https://web.archive.org/web/20110303031100/http://www.draytonhall.org/research/people/drayton_1.html

Cette industrie reposait sur le labeur d'ouvriers afro-américains affranchis restés dans la région après l'Émancipation. C'est ainsi que se constituèrent des communautés d'ouvriers, dont certaines vivaient - en l'absence de la famille Drayton - sur la propriété jusque vers les années 1960, élevant leurs enfants, entretenant la grande maison et les terres, cuisinant, labourant et jardinant.

En 1872, Charles Henry DRAYTON épousa Eliza Meritt GANTT ; ils eurent quatre enfants, Mary Middleton, Eliza Gantt, Charlotta et Charles.

f. Génération 6 : 1915-1969 Charlotta et Charles V DRAYTON



Charlotta Drayton

À sa mort en 1915, Charles Henry DRAYTON laissa la propriété à parts égales entre sa veuve, et leurs trois enfants survivants - Eliza, Charlotta et Charles V.

La jeune Eliza décéda en 1918 et sa mère en 1926. C'est ainsi que la propriété passa entre les mains de Charlotta (sans union) et Charles V. En 1917, Charles V épousa Emily BEATTY, et ils eurent deux enfants, Charles Henry et Francis Beatty. A la mort de Charles V, sa part de la propriété fut transmise à ses fils, mais Charlotta assumait l'entretien du domaine jusqu'à son décès. Charlotta passa plusieurs semaines à la fois à Drayton Hall, mais n'installa qu'un

four à bois et un réfrigérateur dans une des petites pièces de la cave surélevée.

g. Génération 7 : 1967-1974 Charles Henry et Francis « Frank » Beatty DRAYTON

Au décès de Charlotta, sa part revint à ses neveux, Charles Henry DRAYTON (1918-1977) et Francis « Frank » Beatty DRAYTON (1923-1979). En raison des frais considérables liés au maintien de leur propriété familiale Charles et Frank DRAYTON décidèrent en 1974 de vendre la maison et 50 hectares au *National Trust for Historic Preservation* et le reste des terres à l'État de Caroline du Sud, respectant ainsi le souhait de préserver la propriété pour les générations futures, exprimé par leur tante Charlotta.

h. La maison après la guerre de Sécession

Durant la guerre de Sécession et pendant les dix années suivantes, la maison n'aurait plus été habitée. Elle aurait été squattée et délabrée par des chasseurs de souvenirs. Des images de la maison datant de cette période montrent l'absence de vitres et du maïs poussant sur la pelouse située devant le portique ouest. La survie de cette maison est un fait remarquable : toutes les autres plantations sur les rives de la rivière Ashley furent incendiées.



Drayton Hall, 1869

Au cours des années 1870-1880, la maison fut réparée et légèrement modifiée, mais par souci de la valeur historique du bâtiment datant du XVIII^e siècle, elle ne fut équipée ni d'électricité, de gaz ou d'eau courante.

Depuis son acquisition par le *National Trust for Historic Preservation* en 1974, le bâtiment est maintenu, aujourd'hui encore, sans restauration.

i. Vie insouciant des planteurs blancs²¹

Les documents contemporains décrivant cette vie ne manquent pas.

Dans le numéro de décembre 1875 du *Harper's New Monthly Magazine*, Constance Fenimore Woolson écrit que de nombreux habitants de Charleston se souvenaient encore des histoires racontées par leurs parents concernant les dîners et autres divertissements donnés à Drayton Hall, lorsque des tapis étaient disposés sur les larges volées de marches aux deux entrées et jusqu'aux voies carrossables, afin que les dames puissent descendre et entrer sans tâcher leurs robes de satin.

Dans son mémoire exhaustif sur la Caroline du Sud, paru en 1802²², John DRAYTON (1766-1822), le neveu de Charles DRAYTON, explique à sa manière la genèse des grandes maisons de plantation le long de l'Ashley :

«...des hommes de fortune furent invités à former ces retraites heureuses loin du bruit et de l'agitation : les rives de l'Ashley, étant proches de la métropole de l'État, furent tout d'abord l'objet de leur attention. C'est là que s'élevèrent d'élégants bâtiments donnant sur des terrains où l'art et la

²¹ PAGE, M. (1981) *Historic Houses restored and preserved*, Whitney Library of Design. p. 32-41

²² Drayton, J., (1802). *South Carolina As Respects her Natural and Civil Concerns*, Charleston, W.P. Young, Library of Congress, <https://www.loc.gov/item/01010820/>

nature se conjuguaient avec bonheur. Des jardiniers furent importés d'Europe et bientôt le laurier majestueux et l'orme qui s'étend doucement, s'élèvent dans les avenues et les promenades, tandis qu'ils sont parfois entourés de jasmins jaunes ou d'ormes cramoisis. Bientôt, la pelouse verdoyante étendit son tapis, contrastant avec les haies, les allées de gravier, les terrasses et les espaces sauvages. Et la nature, tirée de ses recoins, présentait des paysages diversifiés et magnifiques là où les vents avaient peu de temps auparavant secoué les arbres de la forêt, où les sauvages avaient erré, impatients d'être gouvernés et contrôlés. »

Cette vision particulièrement « européo-centrée » est caractéristique de la mentalité des planteurs de cette époque et de cette région.

En 1798, John Davis, un jeune Anglais, obtint un poste de précepteur dans la famille de Thomas DRAYTON, le demi-frère de William Henry, où il « *jouit de tout le confort que l'opulence peut conférer* », nous informe-t-il dans son ouvrage *Personal Adventures and Travels of Four Years and a Half in the United States of America* (Aventures personnelles et voyages de quatre ans et demi aux États-Unis d'Amérique).

Il passe les mois d'hiver avec la famille à Ocean Plantation, près de Coosawhatchie, et s'installe à Ashley River en mai. Bien que Davis ait trouvé la « *solitude des bois* » à Ocean Plantation « *plutôt morne* », il ne pouvait que se réjouir de « *l'attention polie d'une famille élégante* ». La table de Drayton, nous dit-il, « *était somptueuse, et l'élégance des manières qui y présidaient aurait pu rivaliser avec les plus hauts cercles de l'Europe raffinée. (...) M. Drayton, en un mot, (...) était un gentleman ; (il incarnait tout ce) qu'il y a d'honorable (...)* » « *En mai* », poursuit Davis, « *M. Drayton et sa famille échangeaient les bois sauvages de Coosawhatchie pour leur manoir sur la rivière Ashley* ».

« *Lors de notre migration, nous avons formé un véritable cortège. M. Drayton occupa le carrosse avec sa dame et sa plus jeune fille ; j'avançai ensuite avec mon bel élève dans une chaise, suivi de William Henry (le fils de Drayton, âgé de quatorze ans) sur un canasson caracolant, et d'une demi-douzaine de nègres, juchés sur des montures quelconques, mais vêtus de la livrée à dentelle d'un maître fortuné* »(...).

Davis évoque la richesse de la bibliothèque des Drayton, ainsi que le haut niveau de culture de ses « *intéressants élèves* ».

« *Après un court séjour à Ashley River, nous nous rendîmes à Charleston, qui était emplie de visiteurs venant des bois, formant une foule hétéroclite. On y voyait un carrosse sans vitre, exposé à la poussière, conduit par un Noir qui n'était pas moins fier de sa livrée luxueuse que les personnes à l'intérieur du véhicule ne l'étaient de leur costume à la mode. L'orgueil des habitants de Charleston est tel qu'on ne voit personne à pied, à moins que ce ne soit un mécanicien. Celui qui n'a ni chevaux ni esclaves encourt toujours le mépris.* »

En juillet, les Drayton s'installent sur l'île de Sullivan pour « *éviter la fièvre qui, chaque été, fait des ravages à Charleston* ».

Davis nous informe en outre qu'« *aucune famille n'est plus nomade que celles de Caroline.*

De l'île de Sullivan, nous sommes retournés au manoir sur la rivière Ashley, où j'ai été invité à chasser, à festoyer et à danser... ».

Telle était la vie itinérante et plaisante des aristocrates planteurs qui partaient également pour des Grands Tours en Angleterre et sur le continent européen. Et ils n'étaient pas moins assidus dans la poursuite des plaisirs de la vie. La danse et les chevaux, disait-on, prenaient souvent le pas sur la politique. J. Hector St. John de Crèvecoeur trouve que les habitants de Charles Town sont les

plus gais d'Amérique. « C'est le centre du « beau monde²³ » et toujours rempli des plus riches planteurs de la province qui viennent y chercher la santé et le plaisir ». « Le climat », nous dit le fermier américain « rend les excès de toutes sortes très dangereux, en particulier ceux de la table ; et pourtant, insensibles ou sans peur du danger, ils vivent et jouissent d'une vie courte et joyeuse. Les rayons de leur soleil semblent les pousser irrésistiblement à la dissipation et au plaisir ; au contraire, les femmes, par leur abstinence, atteignent à une plus longue période de vie et meurent rarement sans avoir eu plusieurs maris. Un Européen, à son arrivée, doit être fort surpris en voyant l'élégance de leurs maisons, leurs meubles somptueux ainsi que la magnificence de leurs tables. Peut-il s'imaginer dans un pays dont l'établissement est si récent ? »

Le Dr Johann Schoepf a également été frappé par les aristocrates du sud : « ... leur mode de vie, leurs vêtements, leurs équipements, leurs meubles, tout », conclut-il, « dénote un degré plus élevé de goût et d'amour du spectacle, et moins de frugalité que dans les provinces septentrionales ».

j. Mais il y avait également des tensions :

En 1728, le gouverneur par intérim Arthur Middleton, le beau-frère de Charles DRAYTON, fit la déclaration suivante : « Les Espagnols reçoivent et hébergent tous nos nègres en fuite, ils ont trouvé un nouveau moyen de diriger nos propres esclaves contre nous, pour nous voler et nous piller. Ils recrutent des groupes d'Indiens à partir de Saint-Augustin pour assassiner nos Blancs, voler nos plantations et emporter nos esclaves, de sorte que non seulement nous dépensons beaucoup d'argent pour garder nos frontières méridionales, mais les habitants, continuellement inquiets, n'ont pas le loisir de s'occuper de leurs récoltes²⁴ ».

k. Relations interraciales

Un exemple intrigant des mœurs du Sud en matière de relations raciales est apparu en 1841, quand le colonel William reçut une lettre²⁵ d'un certain John DRAYTON, qui résidait alors dans le Michigan. « Les formes de la société », écrit John DRAYTON, « ont dressé un mur entre nous, de sorte que, bien que je sois le fils de votre frère décédé, aucune relation entre nous n'est reconnue ». Le colonel comprend cette déclaration oblique comme une référence au métissage de l'auteur de la missive, comme le montre clairement sa réponse. « Votre requête n'est aucunement affectée par la circonstance accidentelle de votre différence de couleur ; mais je n'ai aucune connaissance du fait de votre parenté, n'en ayant jamais été informé par celui dont vous déclarez être la progéniture ». Soulignant la difficulté à prouver légalement une descendance illégitime, le colonel William rejette implicitement l'allégation de consanguinité, mais répond à la demande d'argent de John Drayton en envoyant un mandat de cinquante dollars. Le demandeur répond avec gratitude, mais aussi avec ténacité : « Les arguments [sic] de votre dernière lettre est certainement bon, néanmoins, vous qui connaissez bien les coutumes de Charleston, vous devez reconnaître que j'ai de bonnes raisons de revendiquer la parenté avec la personne dont j'ai toujours porté le nom [...]. Je me suis retiré de toute communication avec ceux que j'ai connus autrefois et me suis installé dans un pays lointain pour oublier, si possible, le passé ; du moins mes enfants n'en auront-ils aucune connaissance ».

²³ En français dans le texte

²⁴ Lettre au duc de Newcastle, en date du 13 juin 1728

²⁵ *Drayton Family Papers*, The Historical Society of Philadelphia, coll. 1584
https://hsp.org/sites/default/files/legacy_files/migrated/findingaid1584drayton.pdf

III. RECHERCHE

1. Travail de mémoire au sein des plantations

Depuis son acquisition par le *National Trust for Historic Preservation*, Drayton Hall est gérée par le *Drayton Hall Preservation Trust* (Fonds de conservation de Drayton Hall) et a été ouverte au public en 1976.

La vie des planteurs blancs y était amplement documentée. Cependant, il a fallu attendre les années 1990 pour que le rôle de l'esclavage soit évoqué. Malgré la tenue régulière de réunions de descendants de propriétaires et aussi d'esclaves, celles-ci avaient lieu séparément. Charles DUELL, président de la fondation de Middleton Place, une autre plantation de Charleston écrit : « *L'esclavage n'était jamais mentionné. Le sujet n'était pas confortable, très inconfortable, même, et profondément sublimé. L'esclavage n'était simplement pas mentionné au sein de la famille, ni par les employés, ni par les visiteurs des jardins* ».

Depuis 2012, la plupart des plantations ouvertes à la visite de la région de Charleston ont introduit l'histoire afro-américaine dans leurs visites. Toutefois, l'un des obstacles les plus significatifs rencontrés par les gestionnaires des sites serait ce que l'on peut qualifier de « ségrégation du savoir », c'est-à-dire la séparation des visites centrées sur la vie des Afro-Américains de celles consacrées aux maisons et jardins.

À Drayton Hall, l'interprétation de l'histoire afro-américaine commença avec Richmond BOWENS, un descendant d'esclaves afro-américains de Drayton Hall.

Richmond BOWENS (1908-1998)



Richmond Bowens (1908-1998)

Né à Drayton Hall en 1908, il est retourné à Charleston dans les années 1970, après avoir vécu à Chicago. Engagé par le *Drayton Hall Preservation Trust* comme portier lors de l'ouverture du site au public, c'est en 1990 que le directeur demanda à BOWENS de conter aux visiteurs, depuis le porche de la maison du gardien, son enfance à Drayton Hall, et les traditions orales transmises dans sa famille.

Après son décès en 1998, la décision fut prise d'intégrer une visite formelle sur le thème des Afro-Américains. C'est ainsi qu'au début des années 2000 « *Connections* » vit le jour, basée sur des recherches universitaires ainsi sur que les traditions orales de BOWENS.

Le 19 juin, pour la commémoration de *Juneteenth*²⁶, jour considéré comme celui de l'abolition de l'esclavage (cf. p.34), Drayton Hall lança une exposition en ligne intitulée *Documentation of the Enslaved and Free African American communities at Drayton Hall*²⁷ (Documentation sur les communautés afro-américaines, esclaves et libres, à Drayton Hall)

Elle est destinée à être une ressource pour ceux qui cherchent des informations sur leurs ancêtres, mais aussi pour toute personne cherchant à mieux comprendre l'esclavage et la communauté Afro-américaine vivant à Drayton Hall dans la période post-guerre de Sécession.

Cette exposition comprend plusieurs listes d'esclaves ayant vécu à Drayton Hall et dans les autres plantations ayant appartenu à la famille DRAYTON. Ces informations peuvent aider les descendants dans leur quête, surtout si cette recherche est associée à des tests ADN. De plus, l'exposition comporte des photographies historiques, des recensements, des cartes et des artefacts.

Le but de cette exposition en ligne est de fournir un cheminement balisé permettant l'accès aux documents historiques se rapportant aux Noirs, esclaves ou libres, ayant vécu sur la propriété et contenus dans les collections archivistiques de Drayton Hall et aussi dans d'autres dépôts, telles la *South Caroliniana Library* de la *South Carolina University* et la *South Carolina Historical Society*.

La recherche a été axée sur les documents relatifs à la communauté d'esclaves de Drayton Hall – leurs lieux et conditions de vie, les membres de la communauté et leurs responsabilités sur la plantation.

Il y est en outre utilement précisé que les documents de source primaire présentés dans cette exposition ont été créés par des Blancs, que ce soit de la main de propriétaires de plantations comme Charles Drayton ou d'entités gouvernementales aux XVIII^e et XIX^e siècles ; aucun document de cette collection n'a été écrit par des personnes réduites en esclavage. En Caroline du Sud, il était illégal pour les personnes asservies d'apprendre à écrire, ce qui les empêchait de laisser des traces écrites. Cependant, il est possible de s'appuyer sur la culture matérielle pour en savoir davantage sur leur vie. Dans cette exposition, les outils agricoles et de construction ont probablement été fabriqués par des forgerons esclaves. Tous les outils ont été utilisés par les travailleurs asservis pour cultiver et construire des bâtiments sur la propriété de Drayton Hall.

2. Quelle documentation ?

Elle consiste en la collection de journaux personnels, correspondances, livres de compte des plantations ayant appartenu à la famille DRAYTON, ainsi que celle d'événements familiaux tels mariages et naissances.

Par contraste, l'histoire de la communauté afro-américaine vivant à Drayton Hall est bien moins documentée. Sa vie est peu commentée par les planteurs. Les membres de cette communauté ont pourtant résidé durant deux siècles sur une petite portion de terre à Drayton Hall, d'abord en tant qu'esclaves, puis en tant qu'affranchis après l'Émancipation, ensuite en tant que locataires durant le XX^e siècle.

²⁶ Contraction familière de « *June nineteenth* », dix-neuf juin

²⁷ Exhibits | National Trust for Historic Preservation, https://collections.savingplaces.org/2443/exhibit-page.aspx?rID=Descendant%20Community&site=DRAYTONOBI&page=1&goal=0_f899ae825c-4acc0b9cb8-6100021&mc_cid=4acc0b9cb8&mc_eid=8dc1fe8a33

Les Papiers DRAYTON (1701-2004)²⁸, archivés dans la *South Carolina Historical Society* (Société historique de Caroline du Sud), de même que les Drayton Family Papers (1837-1869), archivés dans le College of Charleston, et dont une partie a été numérisée, constituent une source précieuse.

Dans ses journaux, Charles DRAYTON évoque souvent les tâches qui sont assignées aux esclaves, et la manière dont leur travail impacte le paysage de la plantation. Il évoque également les changements de régime alimentaire selon les saisons.

Nous l'avons vu, les documents de Charles contiennent les noms de certains esclaves et les inventaires d'esclaves, et cette source a permis la constitution d'une ébauche de la chronologie de la population vivant à Drayton Hall.

L'étude des recensements de la population à partir de 1860 a été riche en informations, ainsi que celle des histoires orales, des récits de première main de membres de la communauté afro-américaine vivant à Drayton Hall.

Il existe pour cette plantation deux sources d'histoire orale :

- Les interviews de Richard BOWENS (1908-1998), descendant d'esclaves et né sur la propriété, effectuées de 1980 à 1990.
- Toni CARRIER « *Things seen and unseen: Looking Anew at the Postbellum African American Community at Drayton Hall* » (Choses vues et invisibles : Un nouveau regard sur la communauté afro-américaine de l'après-guerre de Sécession à Drayton Hall), une série d'interviews avec onze descendants de la communauté afro-américaine de Drayton Hall.

De fait, les histoires orales sont des sources importantes, elles contiennent toujours des germes de vérité, et sont donc à prendre en considération, comme tout autre élément historique. Dans le cas de la population d'esclaves, privés de l'écrit, la transmission orale a souvent constituée le seul moyen d'établir une filiation et quelquefois, de retracer un lien avec les autres rives de l'Océan Atlantique.

3. Recherches généalogiques

Les généalogistes étudiant l'histoire de la population afro-américaine qualifient la période antérieure à 1870 de « mur de brique de 1870 ». En effet, c'est cette année-là où fut effectué le premier recensement des anciens esclaves afro-américains où figuraient leurs noms et surnoms. Les recensements des années 1850 et 1860 énuméraient des Afro-Américains esclaves seulement par âge et genre et ne mentionnaient pas leurs noms.

En 2007, Toni CARRIER, chercheuse, titulaire d'un master en anthropologie appliquée de l'université de Floride du Sud, se mit en devoir de percer ce mur de brique en numérisant le maximum de documents historiques possible. En se basant sur le travail effectué pour son mémoire, elle fonda le site *Lowcountry Africana*²⁹, un organisme de recherche sans but lucratif, et créa une base de données en ligne gratuite axée sur la région côtière connue sous le nom de « Couloir patrimonial *Gullah/Geechee*³⁰ », qui s'étend du nord au sud, de Wilmington en Caroline du Nord à Jacksonville, en Floride.

²⁸ Drayton Papers, 1701-2004 | Lowcountry Digital Library, <https://lcdl.library.cofc.edu/content/drayton-papers-1701-2004/>

²⁹ <https://lowcountryafricana.com/>

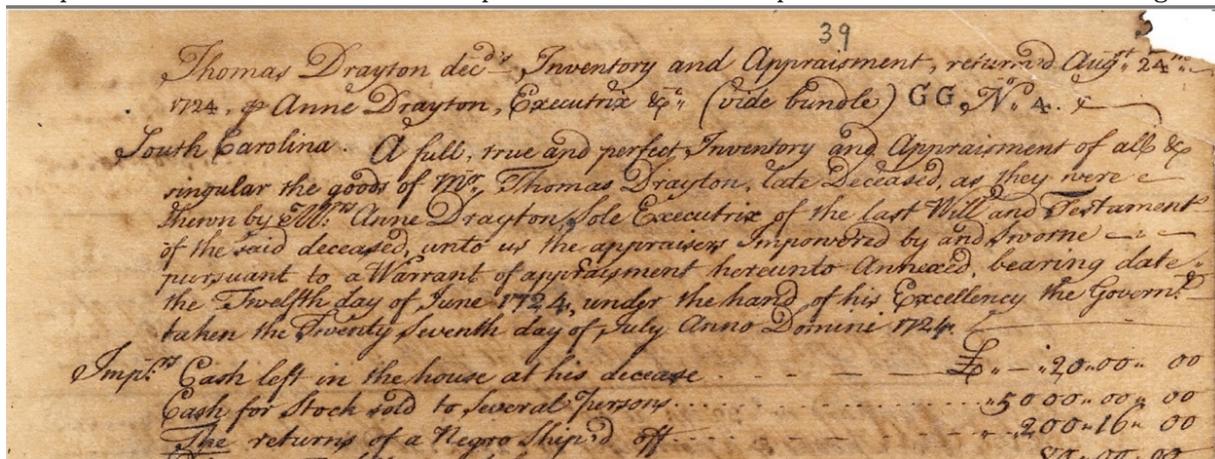
³⁰ *Gullah ou Geechee est le nom donné aux Afro-Américains vivant dans le Lowcountry, et qui, contrairement à l'ensemble des Afro-Américains, ont conservé des traits culturels africains : langue, gastronomie, médecine traditionnelle, musique, mysticisme, et habitat.*

Toni CARRIER et les chercheurs de *Lowcountry Africana* ont compilé plus de 30000 pages de documents historiques se rapportant à Drayton Hall, et qui ont été mis à la disposition du public.

En outre, l'année 2012 vit la création à Charleston du *International African American Museum* (Musée International Afro-Américain) à Charleston. D'abord sous la forme d'un site internet, le musée lui-même a vu le jour en 2022. Une page³¹ dédiée à la recherche généalogique fut créée sur le site internet³² du Musée en 2019.

a. Période *antebellum*³³

L'un des documents les plus anciens dans les fonds de Drayton Hall est la liste des biens du père de John, Thomas DRAYTON. Cet inventaire après décès, daté de 1724, disponible en ligne³⁴, comprend les noms et les activités de plusieurs douzaines de personnes réduites en esclavage.



Inventaire après décès Thomas Drayton 1724

Thomas DRAYTON disposait d'une somme importante de liquidités, ce qui est assez inhabituel compte tenu du fait que de nombreux planteurs fonctionnaient à crédit. Les « liquidités laissées dans la maison à son décès » s'élèvent à 20 livres sterling (cet inventaire fut effectué avant l'Indépendance), auxquelles s'ajoutent 5000 livres provenant de la vente de bétail et 200 livres provenant des « revenus d'un nègre expédié ». Bien qu'il soit difficile d'établir une corrélation entre les monnaies, 20 livres sterling à l'époque représentaient plus d'une année de revenus pour la plupart des travailleurs en Angleterre.

La majeure partie de l'inventaire est une liste des esclaves mentionnés nommément - mais seulement par un prénom - et qualifiés selon leur compétence, leur sexe, leur âge et une éventuelle infirmité (par exemple « *Seboy, un homme âgé, bon chasseur de bétail* », ou « *Toby et Judy l'aveugle, deux vieux nègres* »). Les esclaves travaillant dans la maison sont mentionnés spécifiquement. Le mot « esclave » n'est jamais écrit - en effet le mot « nègre » s'est substitué au mot « esclave » dans le langage des planteurs - avec ici une valeur pécuniaire attribuée à chaque individu.

La propriété de Drayton comprenait Seboy, Robin, Peter et January (tous chasseurs de bétail) ; deux esclaves amérindiens nommés August et Phyllis (plus leurs trois enfants) ; et dix-sept enfants nés de mères asservies entre la mort de Drayton et l'établissement de l'inventaire, parmi

³¹ <https://iaamuseum.org/news/charlestons-iaam-to-help-african-americans-push-past-the-1870-brick-wall/>

³² <https://iaamuseum.org>

³³ Période précédant la guerre de Sécession

³⁴ Sur le site *Teaching us History*. <http://www.teachingushistory.org/documents/documents/Inventory4pages.pdf>

beaucoup d'autres – au total, selon ce document, Drayton possède une centaine d'esclaves, africains et amérindiens.

Un « bon » esclave noir mâle pouvait valoir environ 200 livres, les femmes un peu moins – généralement aux alentours de 100 livres, bien que « *Maria, house wench* – jeune femme de ménage », soit estimée à 190 livres, ce qui semble constituer une exception.

Category	Name/Description	Value
	The returns of a Negro Slaves off	
	Die, an 80 fellow and lame	80.00.00
Negro men	Sebay, an elderly fellow, a good cattle hunter	200.00.00
	Robin a Cattle hunter	250.00.00
	Peter a Cattle hunter	220.00.00
	January, a Cattle hunter	250.00.00
	August an Indian man	110.00.00
	Tubb	220.00.00
	Pinkering	210.00.00
	Charles	110.00.00
	Toby an old fellow	05.00.00
	Pinkering Superannuated	100.00.00
Negro Women	Affe an old Woman	100.00.00
	Moll an old Woman	190.00.00
	Maria a house Wench	190.00.00
	Moll a young Wench	190.00.00
	Sum carried over from the last page	7675.00.00
Girls	Affra a Girl	180.00.00
	Catarinda a Girl	150.00.00
	Sarah a Girl	130.00.00
	Doll a Girl	130.00.00
	Affe an old Wench	05.00.00
	Tome Superannuated	90.00.00
	Dinah an Indian Wench	10.00.00
	Toby & blind Tudy two aged Negroes	150.00.00
	Sebay a Negro boy	80.00.00
	Toby a Girl	50.00.00
	Abram a little Negro boy	25.00.00
	David a Child	80.00.00
	Nellaw a boy	50.00.00
Robin a little boy	50.00.00	
Jacob a boy	25.00.00	
February a Child	450.00.00	

Inventaire après décès Thomas Drayton (suite) 1724

John DRAYTON hérita d'un tiers de ces personnes à la mort de son père, et il est probable qu'il les ait apportées avec lui à Drayton Hall lors de l'acquisition de cette propriété.

Les chercheurs de Drayton Hall affirment que certains hommes et femmes réduits en esclavage ont continué à vivre et à travailler sur les terres appartenant aux Drayton jusqu'à la fin de la guerre de Sécession, et que certains de leurs descendants ont continué à vivre et à travailler sur la propriété des Drayton jusqu'au XX^e siècle. Nous parlerons plus loin de la difficulté de cette recherche.

Cet inventaire passe ensuite sans transition à l'inventaire du bétail, composé de 112 chevaux, 26 bœufs et 3 726 bovins (de différents types). Le riz est mentionné également.

Les biens matériels énumérés dans l'inventaire révèlent une maison dont l'apparence est en évolution entre le ranch à bétail et le logement plus distingué d'un planteur de riz. La maison était grande : cinq jeux de pincés de cheminée suggèrent cinq espaces chauffés distincts. Deux jeux de

pinces étaient en fer et trois en laiton, ce qui suggère que deux d'entre eux étaient des espaces de travail ou des espaces privés, tandis que les trois autres étaient plus raffinés et exposés.

b. La guerre d'Indépendance, une opportunité de liberté

Pendant la guerre d'Indépendance des États-Unis (1775-1783), de nombreux esclaves du *Lowcountry* ont fui pour recouvrer la liberté ou pour servir dans l'une ou l'autre des armées, et cette guerre a considérablement réduit le nombre de personnes asservies à Drayton Hall. Le « *Book of Negroes*³⁵ » (Livre des nègres) enregistré par une commission mixte anglo-américaine en 1783 et accessible en ligne sur le site des Archives de Nouvelle Écosse (Nova Scotia) contient des informations sur l'asservissement, l'évasion et le service de plus de 3 000 anciens esclaves. Ce livre contient les entrées suivantes :

- *Samuel DRAYTON, 40 ans, homme robuste, (Edward Hannah). Ancien esclave de Mme Drayton près de Charlestown ; il l'a quittée avant le siège de Charlestown.*
- *Cath DRAYTON, 40 ans, servante ordinaire, (Edward Hannah). Anciennement esclave de Mme Drayton près de Charlestown ; elle l'a quittée avant le siège de Charlestown.*

Samuel et Cath DRAYTON sont inscrits sur le navire *Ann & Elizabeth* à destination de Port Roseway, en Nouvelle-Écosse. Rebecca Perry DRAYTON étant devenue veuve de John en 1779, il semble que Samuel et Cath Drayton étaient des esclaves lui appartenant. Bien qu'ils aient pu appartenir à Dorothy, la veuve de William Henry DRAYTON, cela paraît peu probable car Dorothy avait quitté la région de Charleston en avril 1779, s'étant réfugiée dans la région de Pee Dee en Caroline du Sud à la suite de l'invasion britannique et de la destruction de sa maison. Des loyalistes noirs, comme Samuel et Cath, sont arrivés en Nouvelle-Écosse en 1783 et ont fondé un certain nombre de colonies noires libres. L'une des plus importantes est Birchtown. Samuel Drayton apparaît plus tard sur la liste du *Muster of Free Blacks* (regroupement des Noirs libres) du village (*Settlement*) de Birchtown de 1784, en tant que « *chef de famille* ».

Nous constatons ici l'adoption, par les esclaves qui s'étaient enfuis, du patronyme des anciens propriétaires.

c. Combien d'esclaves sur la plantation, et qui furent-ils ?

Les journaux personnels, de même que les archives de Charles DRAYTON³⁶, qui constituent une source documentaire d'importance, permettent d'avoir une idée du nombre d'esclaves travaillant sur la propriété.

Son journal personnel permet de mieux connaître les esclaves à Drayton Hall entre 1790 et 1820. Cette communauté vivait dans des « *baraquements* » et maisons sur une ligne de collines au nord de l'allée d'entrée environ à mi-chemin entre Ashley River Road et la maison de maître. Charles DRAYTON nota la construction de ces baraquements aux alentours de 1804. Une fouille archéologique réalisée en 1990 confirma l'emplacement de ces bâtiments et permit la mise à jour d'une quantité importante de « *colonware* », un type de céramique cuite à basse température réalisée par des méthodes de fabrication traditionnelles, mêlant techniques amérindiennes et afro-américaines.

Nombre d'esclaves sont mentionnés nommément dans ses journaux, ce qui permet parfois de confirmer l'identité de personnes vivant sur la propriété et qui figuraient sur d'autres registres.

³⁵ Archives de Nova Scotia <https://archives.novascotia.ca/africanns/book-of-negroes/>

³⁶ Drayton Papers, 1701-2004 | Lowcountry Digital Library, <https://lcdl.library.cofc.edu/content/drayton-papers-1701-2004/>

La plupart des personnes nommées occupaient des postes particuliers, tel que charpentier, maçon ou domestique. En 1792, Charles évoqua un rationnement de nourriture, et nota qu'il y avait quarante-cinq adultes et dix-neuf enfants, sans compter cinq charpentiers et trois marinières. Il ne spécifie pas le nom de la plantation, mais il semblerait qu'il s'agissait bien de Drayton Hall, puisque selon son journal, il y était retourné quelques jours auparavant.

Dans des listes contenues dans son journal, Charles mentionne les emplois exercés par les esclaves : jardiniers, maçons, et tisserands - autant de postes non listés dans les registres coloniaux. Charles DRAYTON s'octroya également les services de *drivers* (esclaves chargés de la direction des opérations dans les plantations) sur ses propriétés. Un homme nommé George occupait ce poste à Drayton Hall. Bien que cette position comportât des « récompenses », telles que vêtements et nourriture de meilleure qualité, ou de meilleures opportunités, le *driver* se trouva souvent pris dans des conflits de loyauté lors de disputes entre le propriétaire et les autres esclaves.

La plupart des entrées, dans le journal de Charles, et se rapportant aux esclaves sont brèves, il s'agit souvent de mentions de naissances ou de décès. Par exemple :

Mon maçon méritant Exeter, est décédé dans la soirée.

13 Mon fidèle compagnon Jack, le palefrenier, est mort la nuit dernière.

14 Dumplin, la cuisinière, rentrant chez elle après être resté tard à veiller le corps dans un courant d'air froid, a été prise d'une congestion à la tête qui s'est terminée par une paralysie du côté droit.

Ma cuisinière, la bonne Dumplin, est morte. Elle est morte d'une hydropisie, d'une paralysie, d'une légère apoplexie, qui l'ont saisie après être restée tard à veiller le corps du pauvre palefrenier Jack - 14 septembre.

En revanche, certains esclaves firent l'objet de fréquentes mentions au fil du temps. Toby, par exemple, est mentionné plus de quinze fois. Le 2 avril 1791, Charles écrit « Ai envoyé Toby le charpentier à Jehosse avec 6 livres et demie de clous. » Jehosse était l'une des six plantations que Charles possédait et gérait. En 1793, une entrée brève indique que Toby s'était enfui, et quelques mois plus tard, lors du retour de Toby, Charles s'épancha davantage : « *Toby le charpentier de retour ; ayant rencontré tant de misère et manque de confort...* ». Il n'est pas certain que ce soit le reflet fidèle des sentiments de Toby... D'autres péripéties furent consignées, des vols subis, des accidents, se terminant en 1807, seize ans après la première entrée, avec une phrase simple : « *Vieux charpentier Toby est mort.* »

Ce n'est qu'à partir du début des années 1800 qu'une liste complète figure. Intitulé « *Envoyés à Santee - ceux marqués (v) n'ont pas été envoyés* », ce registre nomme un total de trente-cinq esclaves. Comparé au document de John Drayton daté de 1778 et qui listait vingt-deux personnes, il s'agit là d'une augmentation de treize esclaves sur une période d'environ vingt années. Il est intéressant de noter que dix-huit esclaves listés sur le document de 1778 apparaissent également sur la liste de Santee. C'est la première fois que presque toutes les personnes nommées dans une liste réapparaissent dans une liste suivante. Cela impliquerait que la majorité des esclaves appartenant aux Drayton restaient sur la propriété pour des périodes plutôt longues.

Une deuxième liste, datée elle aussi des années 1800, fournit une liste de travailleurs des champs. La colonne de gauche nomme cinquante-sept personnes, et celle de droite quarante-trois. Certains noms sont répétés dans les deux colonnes, mais il peut simplement s'agir d'homonymes.

La colonne de droite comprend tous les noms figurant sur la liste de Santee, avec huit noms supplémentaires. Cinq de ces noms supplémentaires sont suivis de la mention « *house* » (maison). Il est probable qu'ils aient été exclus de la liste précédente car ils étaient des associés à la maison de maître, contrairement aux ouvriers agricoles. Ces deux colonnes additionnées nous donnent

un total de 100 esclaves. Il est possible que la liste des quarante-trois personnes soit associée à Drayton Hall et que les cinquante-sept autres auraient pu être affectées aux autres plantations de Charles.

L'inventaire suivant son décès en 1820 dénombre quarante-deux esclaves. Nous retrouvons une répétition de noms entre la liste de 1800 et celle de 1820, avec l'éventualité d'homonymies.

Durant le temps où Charles était propriétaire, la population était maintenue entre trente et quarante individus. Plus tard, cette population fluctua. De soixante-neuf individus en 1822, elle monte à 110 esclaves en 1828, sans que l'on puisse savoir avec certitude s'il ne s'agit pas d'esclaves affectés aussi à d'autres plantations. Après 1858, la population se stabilisa aux alentours de trente individus. Il est possible d'estimer la population d'esclaves vivant à Drayton Hall à un minimum de 32 individus et au maximum quatre-vingt-dix.

Liste de familles d'esclaves, Drayton Hall, 1849-1865, Drayton Papers Collection

Les deux tiers des esclaves que Charles possédait furent vendus, et de nombreuses familles du Lowcountry furent arrachées à Drayton Hall, entraînant vraisemblablement des séparations familiales, vers le milieu des années 1850. Leurs descendants furent ensuite affranchis d'autres plantations de la région, mais il est possible que nombre d'entre eux aient des racines à Drayton Hall.

Malgré l'exhaustivité apparente des listes mentionnées ci-dessus qui, contrairement aux recensements de la période, nomment les esclaves, toute la difficulté pour le chercheur, réside dans l'absence de patronyme.

d. Période post guerre de Sécession – l'Émancipation

En raison du déclin de l'économie du riz à Charleston, il subsistait seulement environ 30 esclaves à Drayton Hall en 1860.

Durant la guerre, il est possible que certains d'entre eux aient abandonné Drayton Hall dans l'espoir de trouver la liberté à Beaufort, une bourgade toute proche, toujours située en Caroline du Sud, mais derrière les lignes confédérées. La recherche suggère qu'au moins un esclave se serait engagé dans l'armée fédérale, ce qui aurait permis à sa famille de vivre en sécurité dans les camps de l'Union.

L'émancipation fut proclamée par le président Abraham Lincoln, en plein milieu de la guerre de Sécession, le 1^{er} janvier 1863. Cette « *Proclamation d'Émancipation* » abolit l'esclavage sur l'ensemble des États confédérés des États-Unis.

Si le 19 juin 1865 (date surnommée *juneteenth* par la communauté afro-américaine) a marqué la fin de l'esclavage pour ceux qui ont reçu des nouvelles des soldats de l'Union à Galveston, au Texas, l'état confédéré situé le plus à l'ouest, il est probable que de nombreux esclaves de la région de Charleston avaient déjà appris la nouvelle de leur liberté dès février 1865.

Les personnes réduites en esclavage à Drayton Hall en ont peut-être été informées par le Dr Henry Orlando Marcy, un chirurgien servant dans le 35^{ème} Régiment des troupes de couleur américaines, le premier régiment de soldats afro-américains recruté en Caroline du Nord. Dans son journal³⁷, à la date du 23 février 1865, le Dr Marcy décrit comment il s'était rendu à Middleton Place, à quatre milles de Drayton Hall sur Ashley River Road. Il écrit : « *Ici, tout n'est que confusion - ils ont appris la nouvelle par leurs amis et se préparent à partir* ». Marcy fait référence aux anciens esclaves qu'il avait rencontrés à Middleton Place et qui venaient d'apprendre la reddition de la ville de Charleston aux troupes de l'Union, lesquelles apportaient avec elles le message de liberté pour tous les esclaves.

Après avoir quitté Middleton Place, le Dr Marcy et ses troupes se rendirent dans une autre plantation qu'il décrit comme étant « *très ancienne avec un toit à croupe en briques* », probablement Drayton Hall. Il poursuit : « *Trouvai ici le contre-maître et sa femme. Choisis plusieurs objets. Dis aux esclaves qu'ils sont libres. Trouvai une quantité de farine de maïs, etc. et retournai* ». Bien que l'on ne connaisse ni les noms du contre-maître ni ceux des esclaves, notre meilleure hypothèse provient d'un document figurant dans l'exposition en ligne, « *Tax Return of Drayton Hall* » (Déclaration fiscale de Drayton Hall), datant de 1860. Cette déclaration d'impôts mentionne le nom de 31 personnes asservies. Cependant, il est difficile de savoir si toutes ces personnes vivaient encore à Drayton Hall, cinq ans plus tard, lorsque le Dr Marcy s'y rendit.

Dans toutes les plantations où il s'est rendu, le Dr Marcy écrit avoir annoncé aux personnes asservies qu'elles étaient libres. Bien qu'il n'existe aucun témoignage des personnes auxquelles il s'est adressé, les entretiens avec d'anciens esclaves recueillis dans les années 1930 dans le cadre du *Federal Writers' Project*³⁸ donnent quelques indications sur les différentes façons dont les

³⁷ Marcy, H. O. (s.d.) *Diary of a Surgeon: U.S. Army, 1864-1866*, Irving A. Watson, ed.

³⁸ Born in Slavery: Slave Narratives from the Federal Writers' Project, 1936-1938, <https://web.archive.org/web/20170607204043/http://memory.loc.gov/cgibin/ampage?collId=mesn&fileName=143/mesn143.db&recNum=1>

personnes asservies ont appris leur libération. Certains ont dit avoir entendu parler de la Proclamation d'Émancipation en 1863, d'autres se sont souvenus que leurs propriétaires leur avaient annoncé qu'ils étaient libres à la fin de la guerre de Sécession. Certains ont dit avoir appris la nouvelle par un employé du *Freedmen's Bureau* (Bureau des affranchis), et d'autres se sont souvenus que des soldats de l'Union leur avaient apporté la bonne nouvelle.

John DRAYTON, l'un des frères Drayton copropriétaires de Drayton Hall pendant la guerre de Sécession, vécut à Drayton Hall jusqu'à sa fuite de Charleston en février 1865. Avait-il annoncé à ses esclaves qu'ils étaient libres avant son départ ? Ou bien ces personnes l'ont-elles entendu pour la première fois de la bouche du Dr Marcy ?



Henry P. Moore, *Esclaves du Gén. Rebel. T. F. Drayton / Hilton Head, SC.*³⁹

La photographie ci-dessus, représentant un grand groupe d'esclaves, a été prise par Henry P. Moore à Hilton Head, en Caroline du Sud, sur la plantation Fish Haul, couvrant sept cents acres (environ 283 hectares) et gérée par Thomas Fenwick DRAYTON (cf. p. 7). La plantation était essentiellement consacrée à la production de coton et cinquante-deux esclaves y travaillaient et y vivaient. Les photographies de Moore sont parmi les toutes premières photographies documentant la vie des esclaves, leurs quartiers d'habitation et leur travail à égrener et trier le coton. L'image ci-dessus montre des esclaves qui étaient sur le point d'être libérés par le gouvernement fédéral, juste après la bataille de Port Royal.

³⁹ Slaves of General Thomas F. Drayton (The J. Paul Getty Museum Collection), <https://www.getty.edu/art/collection/object/1045PG>



Henry P. Moore - Quartiers des esclaves à la plantation Fish Haul du général Drayton en Caroline du Sud⁴⁰

C'est à la toute fin du conflit, le 6 décembre 1865, que le 13^{ème} amendement de la Constitution des Etats-Unis, abolissant l'esclavagisme et la servitude involontaire sur l'ensemble du territoire du pays, fut voté. Et c'est à cette date que la communauté des esclaves d'origine africaine devint une communauté d'Afro-américains libres.

Toutefois, il faudra attendre 1868, avec le 14^{ème} amendement de la Constitution des États-Unis pour que la citoyenneté soit accordée à toute personne née ou naturalisée dans le pays - y compris aux anciens esclaves.

e. Que sont devenus les anciens esclaves ?

Certains partirent à la recherche d'opportunités de travail dans d'autres régions, mais nombre d'entre eux choisirent de rester dans un univers familier, malgré l'association avec l'esclavage. Vers 1870, plusieurs familles afro-américaines vivaient à nouveau à Drayton Hall. De nombreux hommes étaient employés dans l'extraction de phosphate, tandis que d'autres, tel Caesar BOWENS, employé comme gardien, travaillaient pour la famille DRAYTON.

Toni CARRIER et ses collègues chercheurs tentent de collecter le maximum d'informations depuis l'Émancipation jusqu'au recensement de 1870. Il s'agit pour eux d'un impératif moral. « *Notre héritage familial est constitué d'une somme d'expériences individuelles. Pour des raisons culturelles, il existe des histoires importantes qui ne seront jamais relatées, et qui seront perdues pour toujours si personne n'effectue ce travail - toute personne devrait se sentir concernée par la conservation de ces documents.* » Toni CARRIER considère que toute personne, quelle que soit son origine ethnique

⁴⁰ Webb, Ashley, blog *Emerging Civil War, Sailors, Slaves, and Henry P. Moore*, <https://emergingcivilwar.com/2015/09/24/sailors-slaves-and-henry-p-moore/>

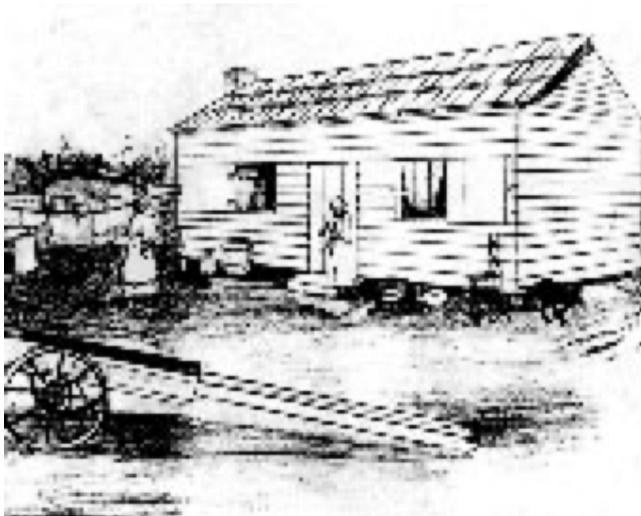
a besoin de connaître ses racines. Elle aime citer les paroles de son collègue Robin FOSTER : « *N'importe qui peut vous définir si vous-même ne savez pas qui vous êtes* ».

f. Le XX^e siècle

Nous avons vu la rareté de la documentation concernant les esclaves des périodes coloniale et *antebellum*⁴¹, alors que celle de la période suivante est plus riche : recensements, histoires orales, photographies, contrats de location, cartes, ainsi que des vestiges architecturaux.

Vers 1900, une petite communauté, comprenant les familles HAYNES, JOHNSON, BOWENS, possiblement nées en esclavage à Drayton Hall, s'installe le long de la voie d'accès principale de la plantation. Environ une douzaine de petites maisons de bois environnées de cours en terre battue et de potagers s'y trouvaient avec quelques dépendances, des commerces et un arrêt pour le train construit pour les opérations d'extraction de phosphate. Un autre commerce était situé le long de la rivière Ashley.

Plusieurs de ces familles sont parties dans les années 1930. La grande dépression qui suivit la crise de 1929 entraîna une baisse d'emploi dans la région, et un grand nombre d'Afro-Américains se dirigèrent vers des villes du Nord dans l'espoir de meilleures opportunités de travail. Vers 1940, la majorité des maisons le long de la voie d'accès étaient abandonnées. Finalement, seule la maison du gardien resta occupée. Tom et Sadie BURNS vivaient dans ce cottage dans les années 1940 et 1950, et un gardien fut employé jusqu'au décès de Charlotta DRAYTON en 1969. Après sa mort, le dernier Afro-américain quitta la propriété.



Maison BOWENS

Le dessin de la maison BOWENS ci-dessus fut réalisé d'après des fouilles archéologiques et des interviews d'histoire orale réalisées avec Richmond BOWENS, qui vécut dans cette maison au cours de son enfance dans les années 1910. La maison d'habitation est caractéristique de celles du *Lowcountry* comme celles occupées par des membres de la communauté afro-américaine qui s'installa à Drayton Hall entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle.

g. Recherche cartographique

- Les journaux de Charles DRAYTON (1743-1820) servirent souvent de point de départ.
- Les archives DRAYTON contiennent également des plans datant de 1755 à 1983. Des plans historiques offrent un aperçu de l'organisation et de l'évolution de la propriété.

⁴¹ antérieure à la Guerre de Sécession

g1. Cimetière afro-américain

L'importance du cimetière réside dans le fait qu'il est l'un des rares vestiges tangibles de la communauté afro-américaine qui vivait sur le site. L'essor et le déclin de cette communauté se sont traduits par un paysage autrefois dégagé qui progressivement a été recouvert d'arbres, laissant peu de traces d'une communauté installée sur la durée.

Tout au long de l'histoire du site, le cimetière est resté un élément constant et essentiel du paysage - zone définie par les Drayton dès la fin des années 1700, pour devenir la dernière demeure des membres de la communauté afro-américaine. Pour la population d'origine africaine, les obsèques et inhumations devaient être effectués selon leurs traditions, pour empêcher le retour des esprits. Les rituels funéraires étaient stricts, avec lavement du corps et veille pour tenir compagnie aux esprits (nous avons vu (p. 30) que le décès de Dumplin' était survenu après la veille du corps de Jack le palefrenier). Au cimetière, les corps étaient disposés face à l'est, en direction de l'Afrique. Les rares marqueurs de tombe étaient généralement de taille réduite, et sans inscription. Des offrandes furent laissées sur les tombes, et Richmond BOWENS se souvint avoir vu un blaireau et un mug de rasage déposés sur la tombe de son père, qui avait été barbier. Il y eut peu d'inhumations au XX^e siècle. Depuis les années 1960, Richmond et son épouse Velma sont les seuls à avoir été inhumés dans ce lieu.

Ce lieu destiné exclusivement à la communauté des esclaves, puis des Afro-américains, constituait un point de référence important de la culture africaine : funérailles et lien spirituel avec les ancêtres.

Une cartographie du cimetière a été réalisée en 1992, indiquant les limites générales du lieu, les emplacements des dépressions de tombes, de même que la présence éventuelle de marqueurs de tombes.

En 2019, lors d'un autre sondage du lieu, une application mobile *Collector* de Esri ArcGIS fut employée, permettant de marquer l'emplacement des tombes, mais aussi de suivre les déplacements lors de l'étude pédestre du cimetière, pour consigner les cheminements. Les données furent superposées à des plans historiques par géoréférencement.

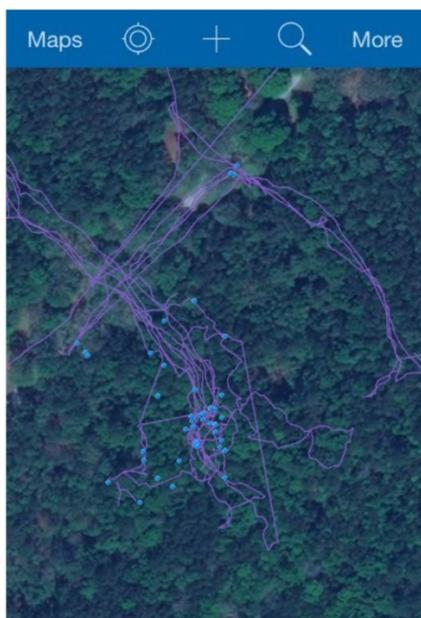
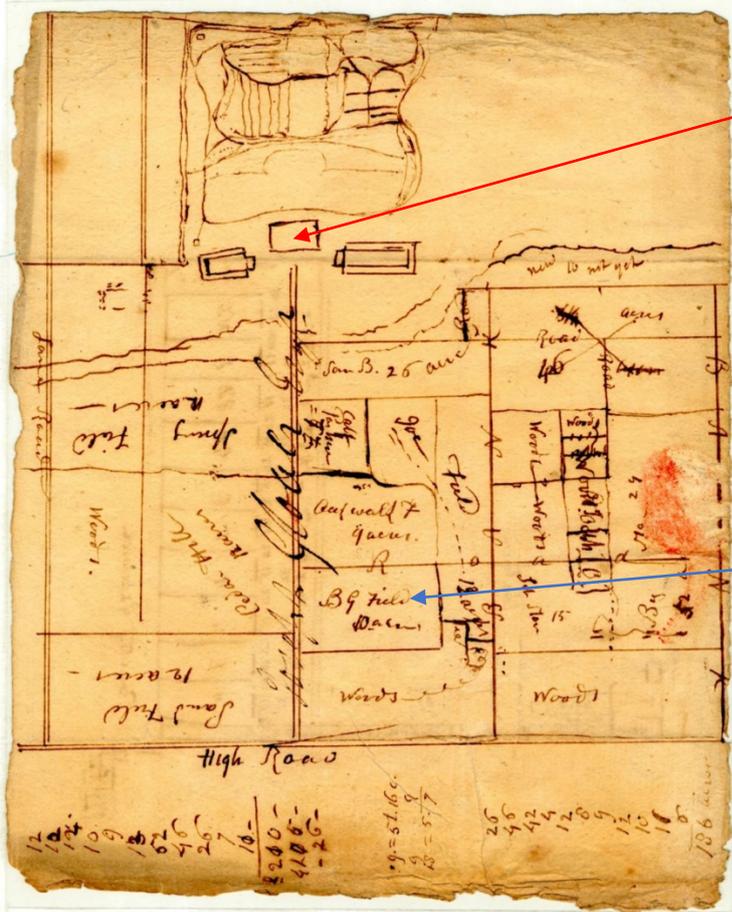


Image du sondage du cimetière effectué à l'aide de l'application Collector. Les points bleus localisent les tombes, les lignes violettes représentent le cheminement effectué lors du sondage.

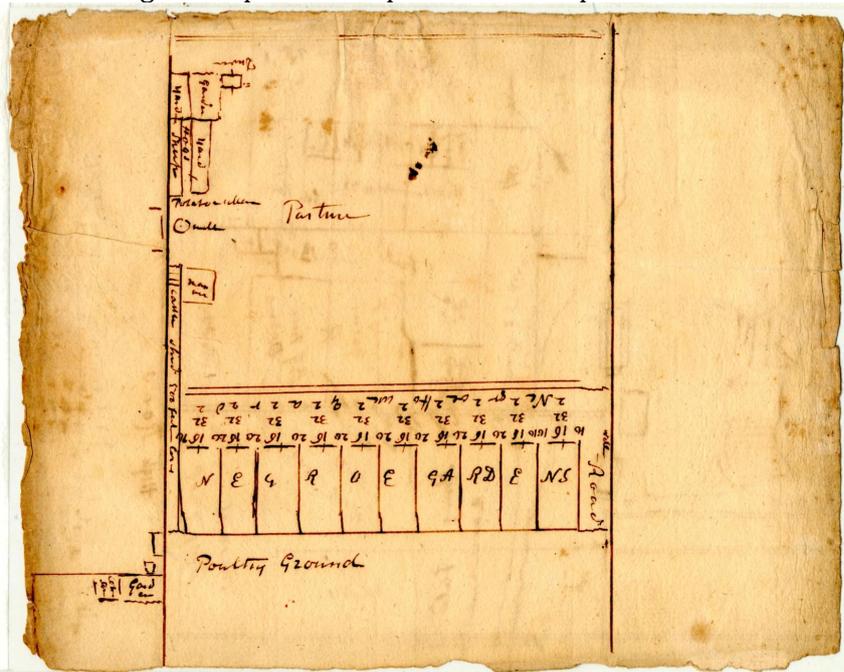
g2. « Grover Plat »

Le document dit « Grover plat » est un plan parcellaire à deux faces datant de 1790, montrant sur la première face la plantation subdivisée en champs.



Grover Plat, recto ca. 1790. La flèche bleue indique la parcelle BG, celle rouge, la maison de maître

Le revers figure un plan d'occupation des sols pour la communauté d'esclaves.



Grover Plat, verso ca. 1790

Il s'agit d'une représentation de l'organisation de la propriété⁴². Au recto, des éléments identifiables, tels que la route, l'allée conduisant droit vers la maison de maître, les bâtiments latéraux, celui des lieux d'aisance, de même que les jardins ornementaux (en haut de l'image) permettent une tentative de cartographie moderne. Y figurent onze parcelles, chacune comportant son nom et sa dimension.

Le verso représente l'implantation de la communauté d'esclaves, indiquant l'emplacement des maisons et des jardins, avec une maison séparée pour le « *driver* » (contremaître), ainsi que des ressources communes partagées, comprenant un puits et une resserre pour pommes de terre. Y figurent également une grande pâture (« *pasture* ») et un poulailler de plein air (« *poultry ground* »). En l'absence d'éléments matériels visibles, la cartographie de ces éléments et son interprétation permettent de déterminer la localisation possible du village des esclaves, son organisation spatiale, une estimation de sa population, de même que les dimensions des habitations et des espaces de jardin. La localisation de cette communauté s'est faite à partir d'un champ d'environ 4 hectares nommé BG sur le plan de Grover, mais jamais évoqué par Charles dans ses journaux. La superposition de la parcelle BG avec une vue aérienne contemporaine de la propriété permet de la situer à proximité de l'emplacement du cimetière existant. BG peut raisonnablement être l'abréviation de « *burying grounds* » (lieux de sépulture). Quatre hectares semblent être une dimension importante pour un cimetière. Il y aurait suffisamment d'espace pour des habitats. Cette parcelle est située à environ 800 mètres de la maison de maître, ce qui correspond aux pratiques en vigueur privilégiant l'éloignement des esclaves pour éviter la contagion et ménager la vie privée des maîtres. Charles était médecin, et il soignait aussi bien ses esclaves que ceux d'autres plantations. Son expérience médicale peut avoir contribué au choix de l'emplacement de l'habitat.

Nous avons vu (p. 35) que vers la fin du XIXe ou au début du XXe siècle, les Afro-américains se sont installés ailleurs, le long de la voie d'accès vers la plantation (cf. p. 37).

Ces recherches archivistiques associées à l'analyse cartographique ont mis en évidence l'évolution importante de l'organisation de l'habitat, passant d'une organisation compacte imposée par les propriétaires de plantations à une organisation dispersée de l'après-guerre qui permettait de préserver l'intimité et l'indépendance des habitants. La présence d'Afro-américains nouvellement libérés, conjuguée à l'introduction d'une industrie en plein essor - l'extraction du phosphate - s'est avérée être un facteur clé de la transition entre les modèles de peuplement de l'*antebellum* et ceux de l'*après-bellum*. Cette thèse vient enrichir l'interprétation du paysage de Drayton Hall à travers le prisme des communautés d'esclaves et d'Afro-américains.

h. Recherche archéologique

Depuis 2021, et pour la première fois de son histoire, la *Drayton Hall Preservation Trust* a engagé un archéologue en chef à demeure pour poursuivre les recherches sur le site.

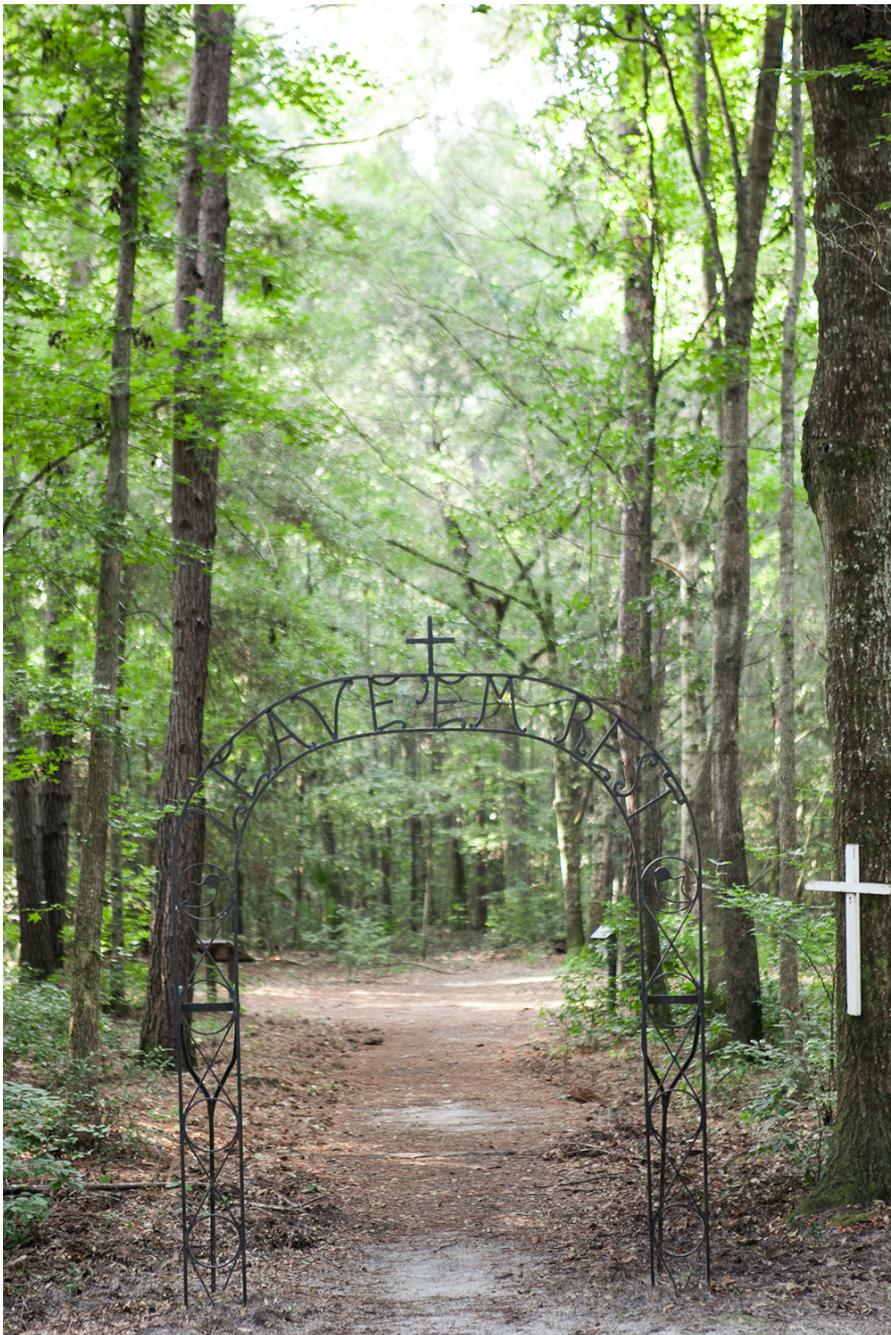
Des fouilles archéologiques indiquent que les premiers habitats des esclaves furent bâtis à l'emplacement de la pelouse située à l'avant de la maison de maître, au niveau de la courbe du chemin d'accès actuel. Au cours des campagnes de fouille des années 2003 et 2005, les archéologues découvrirent le signe d'un certain nombre de trous de poteaux : des taches circulaires sombres, vestiges de poteaux de bois utilisés dans la construction de logements et autres structures. L'absence de fondations permet d'imaginer des logements ressemblant davantage à des cabanes d'Afrique de l'Ouest que ceux de tradition anglaises.

⁴² Réalisée par un dénommé Joseph Glover, dont la signature figure au recto du document, sur le chemin menant vers la maison de maître. Était-il une sorte de géomètre ? (Collection Drayton Hall).

Faisant suite à des fouilles archéologiques réalisées sur le site du cimetière Afro-Américain, celles d'une maison d'habitation post Guerre civile furent réalisées, afin de déterminer les éléments subsistant aujourd'hui.

Pour vérifier les hypothèses élaborées à partir de la cartographie réalisée à partir du Grover Plat, des fouilles furent entreprises en 2021 sur une zone proche du cimetière Afro-américain. A ce jour, des vestiges de onze bâtiments ont été localisés, ainsi que des dépotoirs, des chemins et des puits.

En revanche, une fouille plus étendue du cimetière n'est pas prévue dans l'immédiat. En effet, il s'agit de respecter le souhait exprimé par Richmond BOWENS, de laisser les ancêtres reposer (en paix). « *Leave 'em rest* ». Ces mots figurent sur l'arche en feronnerie marquant l'entrée du cimetière.



Entrée du cimetière - *Leave 'em rest*

Une autre fouille récente conduite dans la cave de la maison de maître indique que certains esclaves habitaient la cave surélevée de la maison de maître, probablement les cuisiniers, le butler et la nurse des enfants DRAYTON. Un escalier de service en bois, étroit et dangereux, permettait aux esclaves de circuler entre les différents niveaux de la maison sans être vus. Ces espaces, avec l'explication de leur fonction, sont dorénavant inclus dans la visite.

MEMOIRE – BOWENS

Selon la tradition orale, les ancêtres d'une famille en particulier, les BOWEN, seraient arrivés dans les années 1670 en tant qu'esclaves de la famille DRAYTON depuis la Barbade. Ces ancêtres BOWENS auraient connu le défrichement des terres et la construction de la maison, à laquelle ils auraient même contribué⁴³.

Ils auraient entendu la langue des esclaves africains récemment arrivés dans la colonie et auraient été témoins de la transmission de la culture d'une génération à la suivante malgré les rigueurs de l'esclavage. Hélas, peu d'informations concernant ces premières générations nous sont parvenues.

Caesar BOWEN, le grand-père de Richmond, premier des BOWENS connu avec certitude, de même que son frère John, sa sœur Catherine, et le fils de Catherine, Cleveland - sans oublier Richmond BOWENS lui-même - sont inhumés, avec de nombreux autres Afro-américains ayant vécu et travaillé à Drayton Hall, dans le cimetière situé à environ 30 mètres de l'allée principale menant à Drayton Hall.

De nombreux descendants de la famille BOWENS vivent toujours dans la région de Charleston - en effet, les arrière-petites-filles de Catherine BOWENS, Catherine BRAXTON et Rebecca CAMPBELL, vivent non loin de Drayton Hall.

⁴³ <https://www.facebook.com/barbadosmuseum/videos/exploring-barbados-south-carolina-historical-genealogical-and-cultural-connectio/460778132171378/>

CONCLUSION

Quel bilan tirer de cette immersion dans un monde passé, et de ses ramifications dans le présent ?

Au plan strictement personnel, une meilleure connaissance de l'histoire de ma famille et de ses complexités. J'en ai conçu une image plus nette, ainsi que de la vie sur la plantation, et – surtout – de celle des esclaves, qui par leur dur labeur ont contribué à la fortune cette famille. De plus, ce voyage immobile n'a pas été sans surprises : l'histoire de l'esclavage et des plantations était tellement liée pour moi à la culture du coton, que je découvris avec étonnement que Drayton Hall avait produit du riz – je réalisai alors avoir oublié les publicités pour le riz de l'Oncle Ben !

Surprise aussi de découvrir la conservation de solides traditions ouest-africaines et la création d'une nouvelle culture afro-américaine, qui perdure.

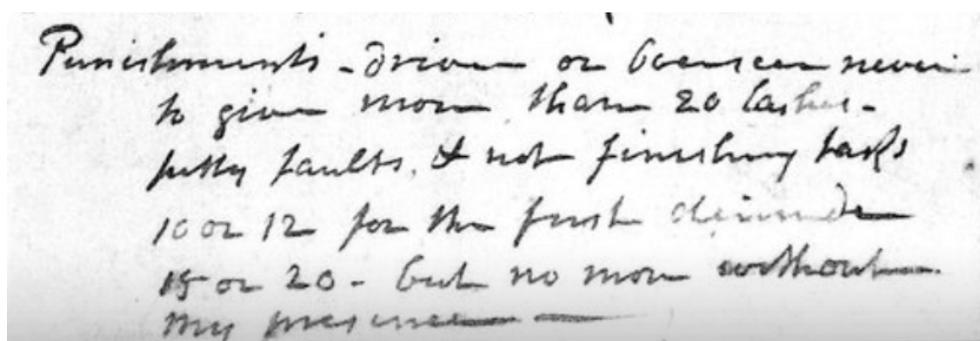
Comment le site de Drayton Hall a-t-il relevé le défi mémoriel ?

Tout comme les autres sites de plantation de la région de Charleston, Drayton Hall a su s'adapter – très tardivement ! - pour répondre à la demande croissante des visiteurs de prendre en compte et tenter de faire vivre cette histoire obscure, presque muette, de cette longue période d'esclavage.

Pour cela, il a fallu effectuer des recherches, qui sont toujours en cours, et c'est peut-être la partie la plus louable de cette entreprise. Je fus émerveillée de découvrir cette forte énergie déployée actuellement dans la réécriture d'une histoire jusqu'alors connue uniquement sous l'angle de la population blanche des planteurs, pour y adjoindre l'autre moitié, celle sans laquelle cette « aristocratie » n'aurait pu ni advenir, ni exister, et suis admirative devant la somme d'efforts fournis par les chercheurs des universités et bibliothèques pour éprouver des archives ignorées jusqu'alors.

En revanche, sur la plantation, même si l'escalier dérobé, et surtout, la vie des esclaves dans les caves de la grande maison sont évoqués, peu d'informations sont mises en avant sur le traitement des esclaves. Le seul document que j'ai pu découvrir, est une note datée d'environ 1844, intitulée *Plantation Rules*⁴⁴ (règles de la plantation), réglant les allées et venues des esclaves en fonction des moments de la journée, précisant l'obligation de rangement des outils, le règlement du travail du dimanche, le confinement des malades...

Tout en bas de la feuille, figure le titre « *Punishments* » (punitions).



Plantation rules - Punishments Drayton Hall ca. 1844

« Les « drivers » (contremaîtres) ou les surveillants ne doivent jamais administrer plus de vingt coups de fouet – [pour des] fautes mineures et le fait de ne pas terminer les tâches 10 ou 12 pour la première [fois ?] - (?) [puis] 15 ou 20 - mais pas plus hors de ma présence. »

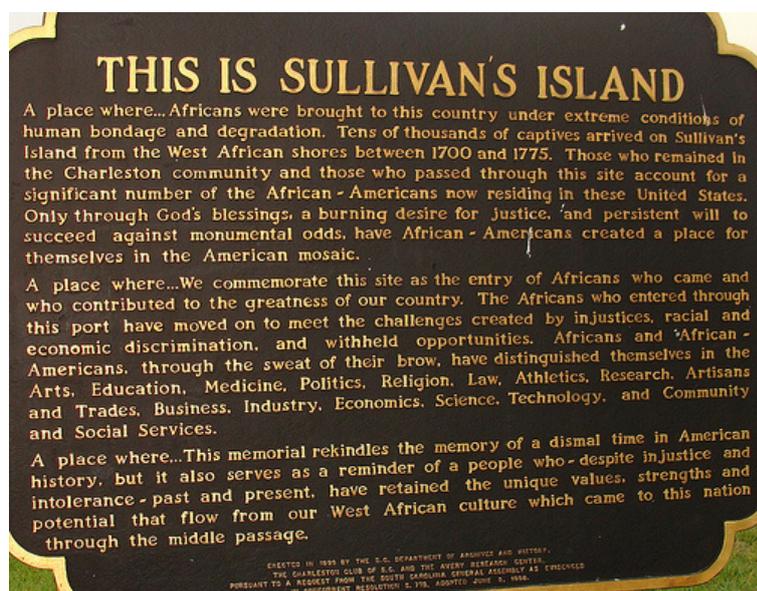
Cet unique document retrouvé permet d'attester de la réalité des sévices pratiqués dans la plantation, et le besoin de contrôle du maître.

⁴⁴ Site de Drayton Hall <https://collections.savingplaces.org:2443/object-page.aspx?site=DRAYTONOBJ&rID=NT%2091.24.B.13.001&list=objex>

Par ailleurs, l'accent est régulièrement mis sur la mythographie d'une longue cohabitation de certaines familles d'esclaves, devenus Afro-américains, avec la famille DRAYTON, incarnée par Richmond BOWENS. On va même jusqu'à laisser supposer que ses ancêtres seraient venus de la Barbade avec Thomas DRAYTON. Son voyage « de retour » à la Barbade, ainsi que ses « retrouvailles » avec des cousins lointains restés sur l'île sont amplement documentés, en Caroline du Sud comme à la Barbade.

Pour finir, je souhaite paraphraser une protagoniste du formidable documentaire « *Descendant* »⁴⁵ : « *You can come, see. What do you do after that?* » (On peut venir, on peut voir. Mais que fait-on après ?)

Peut-être en guise de réponse, voici l'hommage (enfin !) rendu sur Sullivan's Island. Même si cela reste générique.



« Un lieu où ... les Africains ont été amenés dans ce pays dans des conditions extrêmes de servitude et d'avilissement. Entre 1700 et 1775, des dizaines de milliers de captifs sont arrivés sur l'île de Sullivan en provenance des côtes d'Afrique de l'Ouest. Ceux qui sont restés dans la ville de Charleston et ceux qui sont passés par ce site représentent un nombre important des Afro-américains qui résident aujourd'hui aux États-Unis. Ce n'est que grâce à la bénédiction de Dieu, à un désir ardent de justice et à une volonté persistante de réussir malgré des obstacles monumentaux que les Afro-américains se sont fait une place dans la mosaïque américaine.

Un lieu où ... nous commémorons ce site comme l'entrée des Africains qui sont venus et qui ont contribué à la grandeur de notre pays. Les Africains qui sont entrés par ce port sont allés de l'avant pour relever les défis créés par les injustices, la discrimination raciale et économique, et les occasions manquées. Les Africains et les Afro-américains, à la sueur de leur front, se sont distingués dans les domaines de l'art, de l'éducation, de la médecine, de la politique, de la religion, du droit, de l'athlétisme, de la recherche, de l'artisanat et des métiers, du commerce, de l'industrie, des affaires, de l'économie, de la science, de la technologie et des services communautaires et sociaux.

Un lieu où... Ce mémorial ravive le souvenir d'une période sombre de l'histoire américaine, mais il rappelle aussi que, malgré l'injustice et l'intolérance - passées et présentes -, les gens ont conservé les valeurs, les forces et le potentiel uniques qui découlent de notre culture ouest-africaine, arrivée dans cette nation par le Passage du Milieu. »

⁴⁵ Documentaire relatant le travail de mémoire accompli par les descendants des survivants du dernier navire négrier arrivé sur les côtes de des États-Unis en (2022) ... 40 ans après l'interdiction de la traite des esclaves !

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- Alleyne, W. et Fraser, H. (1989), *The Barbados - Carolina Connection*, Macmillan Caribbean
- Blassingame, J. W. (1972). *The Slave Community*. Oxford University Press.
- Davis, J. and Morrison, A. J. (1909). *Travels of Four Years and a Half in the United States of America during 1798, 1799, 1800, 1801, and 1802*, New York. H. Holt.
- Drayton, J. (1802) *A View of South Carolina as Respects Her Natural and Civil Concerns*. W.P. Young
- Franklin, J. H. (2011). *From Slavery to Freedom* New York. McGraw-Hill
- Gutman, H. G. (1976). *The Black Family in Slavery and Freedom: 1750-1925*. Pantheon Books
- Joyner, C. (1984). *Down By the Riverside. A South Carolina Slave Community*. University of Illinois Press.
- Hotten, J. C. (1874). *The Original Lists of Persons of Quality: Emigrants, Religious Exiles, Political Rebels, Serving Men Sold for a Term of Years, Apprentices, Children Stolen, Maidens Pressed, and Others Who Went from Great Britain to the American Plantations 1600-1700*, London, Chatto and Windus.
<https://ia800301.us.archive.org/19/items/originallistsofp00hottuoft/originallistsofp00hottuoft.pdf>
- Morgan, P. D. (1998). *Slave Counterpoint*. University of North Carolina Press

Articles

- Holmes, E. (Juillet 2016). The Other Drayton Hall, *Perspectives on History*, magazine de la American Historical Association
- Smith, H. A. M. (Janvier 1919). The Ashley River: Its Seats and Settlements. *The South Carolina Historical and Genealogical Magazine*, vol. 20, N°1, p. 3-51.
https://www.jstor.org/stable/27569475?searchText=&searchUri=&ab_segments=&searchKey=&refreqid=fastly-default%3Ab5d07d533d2811856e46e258ee061254

Mémoire de Master

- Mendelson, A.S. (2019) *Understanding Community Evolution of the Enslaved and African American Communities of Drayton Hall*. Mémoire de Master, Clemson University et Charleston College

Documents d'archives

- College of Charleston. *Inventory of the Drayton Papers 1701-2004*, Lowcountry Digital Library. <https://lcdl.library.cofc.edu/content/drayton-papers-1701-2004/>
- Historical Society of Philadelphia. *Drayton Family Papers 1783-1896*, The Historical Society of Pennsylvania Collection 1584,
- South Carolina Historical Society. *Drayton Family Papers 1837-1869*, Lowcountry Digital Library <https://lcdl.library.cofc.edu/content/drayton-family-papers-1837-1869/>

Sites Internet

- *Lowcountry Digital History*. Initiative du College of Charleston, un service de consultation numérique, une ressource éditoriale savante et une plateforme en ligne pour de nombreuses institutions et des chercheurs, avec un focus sur l'histoire des populations sous-représentées de la région du *Lowcountry*, tels l'histoire et la culture Afro-Américaine, l'histoire des Amérindiens, de l'esclavage colonial et antérieure à la guerre de Sécession, des femmes, du mouvement des droits civiques, etc... <https://lcdl.library.cofc.edu>
- Site de Drayton Hall <https://www.draytonhall.org>

Annexes

Ressources

La liste ci-dessous constitue un inventaire⁴⁶, non exhaustif, des nombreuses ressources disponibles pour effectuer les recherches des origines Africaines, puis Afro-Américaines sur le continent Nord-Américain :

www.slavevoyages.org La base de données du commerce des esclaves transatlantique : *The Transatlantic Slave Trade Database*.

Low Country Africana

Lowcountry Africana propose des documents qui témoignent de l'héritage familial et culturel des Afro-Américains dans les régions historiques de culture du riz de la Caroline du Sud, de la Géorgie et de l'extrême nord-est de la Floride, une région que les chercheurs et les spécialistes de la préservation ont identifiée comme une zone culturelle distincte.

Black Then

Black Then est un site historique particulièrement engagé, dédié au rétablissement de la vérité sur l'Histoire des Noirs.

The Race and Slavery Petitions Project

Le Race and Slavery Petitions Project propose des données sur la race et l'esclavage extraites de documents des XVIII^e et XIX^e siècles. Le projet contient des informations détaillées sur environ 150 000 personnes, dont des esclaves, des personnes de couleur libres et des Blancs. Ces données ont été extraites de 2 975 pétitions législatives et de 14 512 pétitions de tribunaux de comté, ainsi que d'un large éventail de documents connexes, notamment des testaments, des inventaires, des actes, des actes de vente, des dépositions, des procédures judiciaires, des pétitions modifiées, entre autres. Ces documents contiennent les noms et autres données d'environ 80 000 esclaves, 8 000 personnes libres de couleur et 62 000 Blancs, propriétaires ou non d'esclaves.

African American Genealogy & Slave Ancestry Research

L'African American Genealogy & Slave Ancestry Research (AAGSAR) est un projet collaboratif axé sur la technologie, destiné aux généalogistes qui recherchent leurs ancêtres esclaves.

African American Genealogical Research at the DAR Library

La bibliothèque de la DAR a développé une collection solide et croissante de sources imprimées sur ce sujet. Dans la section générale/afro-américaine de la bibliothèque, les usagers trouveront des manuels de recherche et des guides, des histoires sur l'esclavage et l'abolition, la "grande migration" du début du XX^e siècle, des documents de référence généraux et des revues savantes et populaires, y compris un tirage complet du Journal of the Afro-American Historical and Genealogical Society (Journal de la société historique et généalogique afro-américaine).

University of North Carolina-Greensboro

Bibliothèque numérique sur l'esclavage américain

Plusieurs bases de données de pétitions, de personnes esclaves en fuite, la base de données sur la traite transatlantique des esclaves, les actes d'esclavage de Caroline du Nord, les registres d'assurance.

Afro-American Historical and Genealogical Society

Ses principaux objectifs sont de promouvoir la recherche scientifique, de fournir des ressources pour les études historiques et généalogiques, de créer un réseau de personnes ayant des intérêts similaires et d'aider les membres à documenter leur histoire.

Interment

Registres de cimetières en ligne

⁴⁶ Genealogical Resources – Sons & Daughters of the United States Middle Passage, <https://sdusmp.org/genealogical-resources/>

Tableau Généalogique

Thomas, Jr DRAYTON

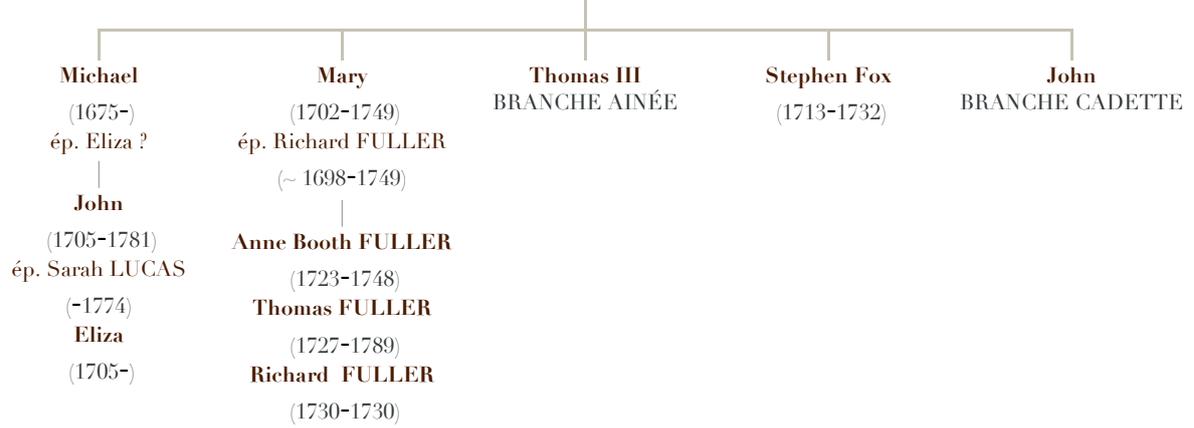
(~ 1650-1717)

« L'Immigrant », depuis l'Angleterre, via la Barbade

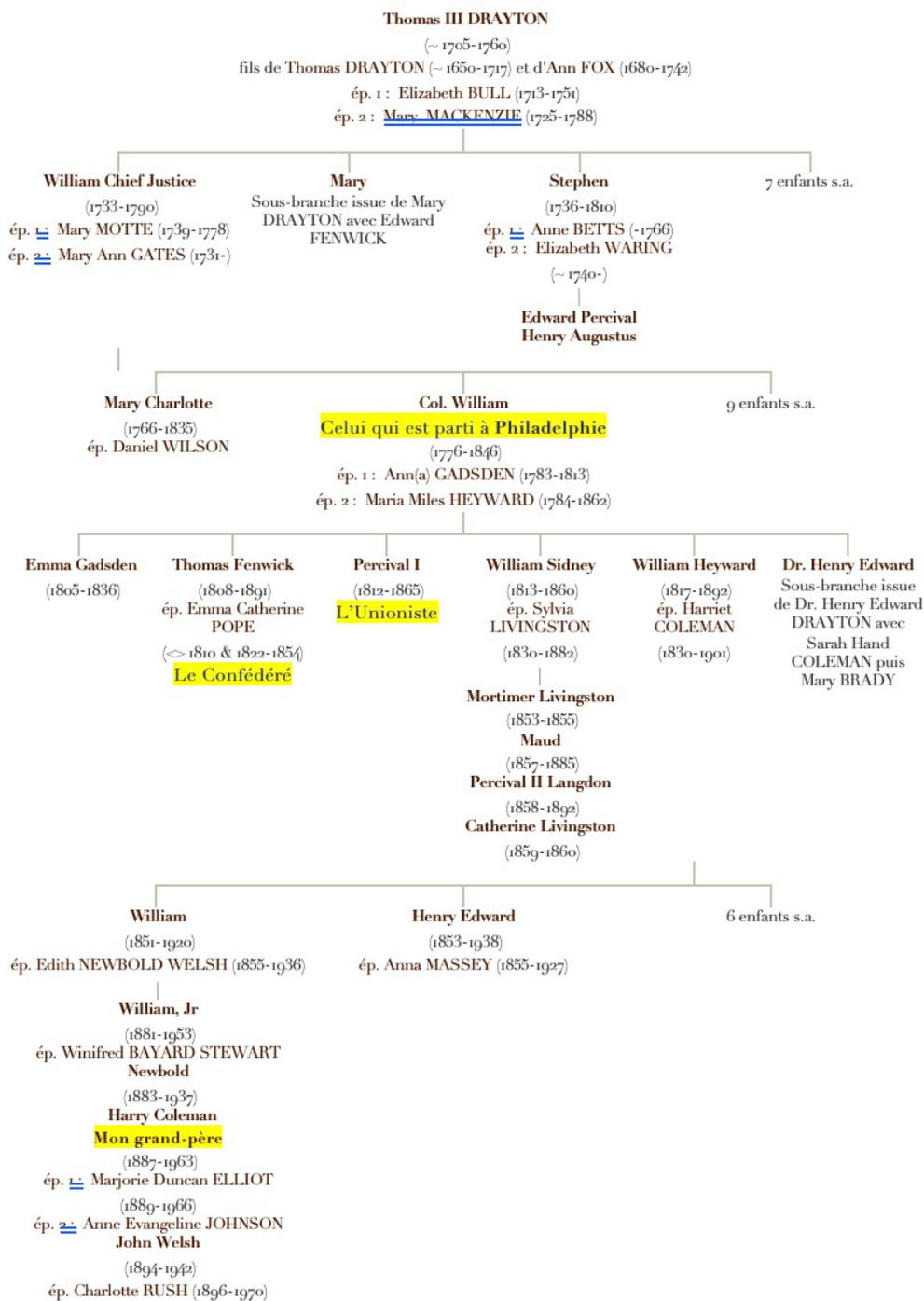
fil(s) de Thomas DRAYTON ((e) 1625-< 1700) et d'Elizabeth CARPENTER (1629-1722)

ép. 1 : Ann FOX (1680-1742)

ép. 2 : Ann DANIEL ((e) 1646-)



BRANCHE AÎNÉE



BRANCHE CADETTE

John DRAYTON

Génération 1

(1715-1779)

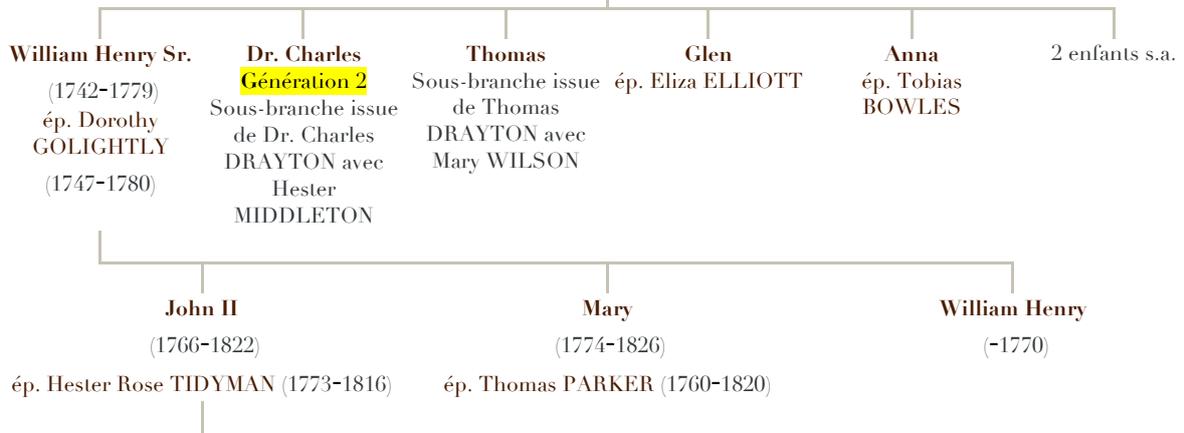
fils de Thomas DRAYTON (~ 1650-1717) et d'Ann FOX (1680-1742)

ép. 1 : Sarah CATTELL (~ 1720-1740)

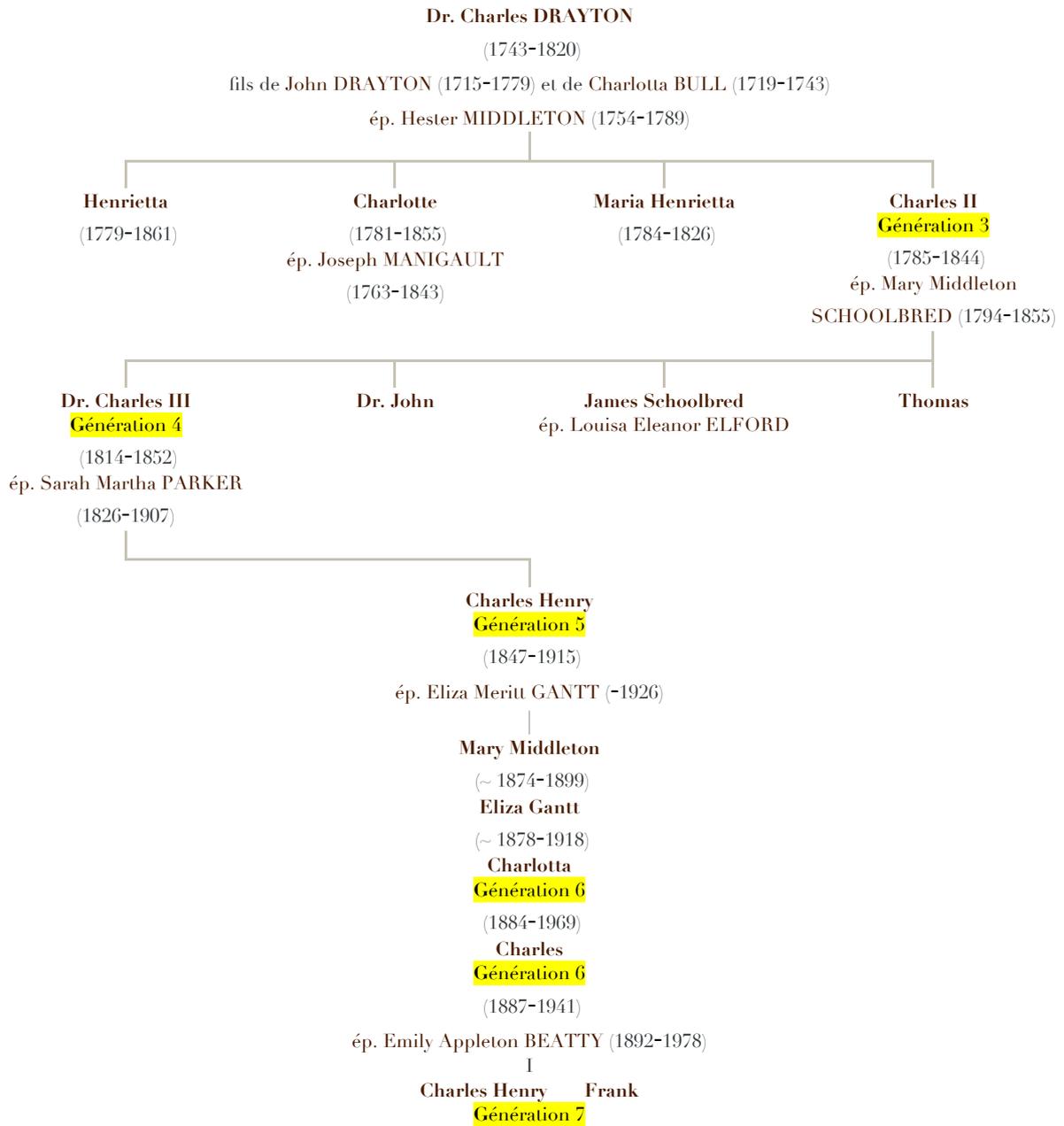
ép. 2 : Charlotta BULL (1719-1743)

ép. 3 : Margaret GLEN (1713-< 1772)

ép. 4 : Rebecca PERRY (1758-1840)



Sous-branche issue de
Dr. Charles DRAYTON avec Hester MIDDLETON



La Barbade⁴⁷

« La Barbade était la première île des Caraïbes pouvant être atteinte par un voilier en provenance d'Europe ou d'Afrique, ce qui en fit une plaque tournante pour la colonisation et l'expansion britannique aux Amériques. Au cours des premières décennies de colonisation, la population de l'île était à majorité blanche et comptait un grand nombre de serviteurs sous contrat venus d'Irlande et d'Écosse. Vers les années 1640, la réussite de la plantation de la canne à sucre entraîna un besoin accru de main d'œuvre, et les serviteurs sous contrat, peu habitués au climat tropical, éprouvaient de grandes difficultés à travailler dans les champs. Les planteurs firent ainsi venir un nombre croissant d'esclaves depuis la côte ouest de l'Afrique. Ainsi, la population de la Barbade est passée à une majorité noire.

Les profits tirés de la vente du sucre ont fait de la Barbade la colonie la plus riche d'Angleterre. L'île est connue sous le nom de « *Petite Angleterre* » Speightstown, la deuxième ville de commerce au nord de l'île, est surnommée « *Little Bristol* ». La Barbade devint la fierté de l'Angleterre et la place forte britannique dans les Amériques.

Dans les années 1660, les plantations couvrirent le paysage de la Barbade et les terres arables se firent rares. Comme l'île entière ne couvre que 166 milles carrés (environ 429 km carrés), les planteurs de la Barbade ont cherché ailleurs des terres où ils permettant de s'installer et étendre leurs activités. L'Amérique du Nord fut l'une des principales régions qu'ils envisagèrent de coloniser. La première expédition d'un groupe connu sous le nom d'« *Aventuriers* » débarqua à Cape Fear, en Caroline du Nord, mais cette colonie échoua. Une deuxième expédition atteint Albemarle Point près de l'actuelle Charleston en 1670. Cette terre est aujourd'hui le site du parc d'État *Charles Towne Landing*. Les Barbadiens apportèrent avec eux des serviteurs engagés et des esclaves pour travailler la terre - une immigration volontaire et involontaire était en cours.

La réussite de la colonisation d'Albemarle Point incita d'autres navires à quitter la Barbade pour se rendre dans les Carolines. Les Barbadiens jouèrent un rôle très important dans le gouvernement de cette colonie. Un certain nombre de gouverneurs de Caroline avaient des racines à la Barbade. La structure sociale des planteurs en Caroline reflétait celle de la Barbade. Le code de la Caroline pour le traitement des esclaves (*Negro Code* de 1740) était basé sur les lois et les traditions de la Barbade.

La guerre d'Indépendance modifia les relations entre la Barbade et les Carolines. La Barbade, qui demeura une colonie britannique jusqu'à son indépendance en 1966, conserva des liens étroits avec l'Angleterre, tandis que les Carolines s'alignèrent sur les États d'Amérique du Nord. Néanmoins, des similitudes perceptibles subsistaient dans les Carolines et les États du Sud, là où le système des plantations existait.

Au cours de ces dernières décennies, les universitaires américains ont consacré beaucoup de temps à l'étude des liens étroits entre la Barbade et les Carolines. Un historien a affirmé que la Caroline était essentiellement une colonie de la Barbade pendant la période coloniale - la « *colonie d'une colonie* ». La Barbade était également considérée comme un « *foyer de culture* ». Et le « *modèle de la Barbade* » fut utilisé pour décrire le système de plantation britannique que l'on trouvait dans toutes les colonies britanniques d'Amérique. Les archives et l'histoire de la Barbade continuent d'être exhumées, étudiées et analysées.

⁴⁷ Barbados and the Carolinas Foundation, <https://www.babadoscarolinas.org/interactive-timeline>

En 1985, l'autorité touristique de la Barbade, basée à New York, a chargé une équipe de se rendre en Caroline du Sud pour explorer les liens historiques et architecturaux entre la Barbade et les Carolines. (...)

La Barbade et les Barbadiens sont devenus les gardiens d'une partie importante de l'histoire et de l'héritage communs, inextricablement liés aux Carolines. »

Affranchissement – un exemple de recherche

Le cas qui suit, et qui figure dans le site *Lowcountry Africana*⁴⁸, est intéressant, car outre les informations riches qu'il détaille, il illustre le type de recherches qu'il est possible d'effectuer, mais aussi toute la difficulté qu'il y a à s'assurer de l'identité des personnes recherchées, en l'absence de patronyme initial.

En 1821, Rebecca Perry DRAYTON, veuve de John DRAYTON de Drayton Hall, adressa une pétition à la Chambre des représentants, demandant l'autorisation d'affranchir trois esclaves de sa famille, Abigail, Mahala et Rebecca. Abigail est décrite comme « *une vieille nourrice de la famille [...] âgée de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans* ». La demande fut rejetée⁴⁹.

Dans une pétition adressée au Sénat en 1827, Rebecca DRAYTON demande l'autorisation d'affranchir un esclave nommé Abba dont elle a hérité vingt ans plus tôt « *d'un parent très proche* », sous la promesse qu'Abba serait affranchie. Cette demande fut également rejetée⁵⁰.

SENATE.
Wednesday, November 28.
The journal of yesterday having been read,
Mr. John Mayrant, appointed reading clerk by
the president, appeared and was qualified.
Petitions were presented—by Mr. Huger, from
Rebecca Drayton, for leave to emancipate a slave;
referred to Messrs. Ramsay, Cattel and Miller—.

Avis législatif, pétition de Rebecca Drayton, 1827 en date du 1 décembre 1827
Journaux : South Carolina State Gazette et Columbia Advertiser

Le « *proche parent* » de qui Rebecca avait reçu Abba pourrait être Tobias BOWLES, le mari de sa fille Susannah DRAYTON. Bowles avait légué à sa belle-mère Rebecca Perry DRAYTON, dans son testament daté du 13 octobre 1807 et prouvé le 4 novembre 1808, la plus grande partie de ses biens, « *à condition qu'elle, ses exécuteurs ou administrateurs fassent, dans les trois mois suivant mon décès, en bonne et due forme, émanciper et libérer mes esclaves nommés Harriett, Thursa, Bunfy, Auba et Kit, ainsi que les enfants des femmes qui naîtront après la date de mon testament* ».

Bowles avait fourni à Rebecca Perry Drayton les moyens suffisants pour exécuter son testament : une fois les legs spéciaux réglés, il lui laissa « *toutes mes actions bancaires, mes intérêts, mes maisons, mes terres et mes esclaves, ainsi que les enfants des femmes qui naîtront après la date de ce testament* ».⁵¹

⁴⁸ <https://lowcountryafricana.com/drayton-research-update-efforts-to-emancipate-abigail-mahala-rebecca-and-abba-2/>

⁴⁹ South Carolina. Department of Archives and History, "Records of the General Assembly." Drayton, Rebecca, and Other Inhabitants of Charleston, Petition and Supporting Statements Asking that Drayton be Permitted to Emancipate Three of Her Family Slaves, ca. 1821. Series S165015, Year ND00, Item 1876, Record 13. Résumé en ligne à [Digital Library of American Slavery](#), University of North Carolina at Greensboro.

⁵⁰ South Carolina. Department of Archives and History, "Records of the General Assembly." Rebecca Drayton, Petition to House of Representatives, ca. 1827. Series S165015, Year ND00, Item 2831, Record 18. Résumé en ligne à [Digital Library of American Slavery](#), University of North Carolina at Greensboro.

⁵¹ FamilySearch.org. South Carolina Probate Records, Bound Volumes, 1671-1977 [base de données en ligne]. Salt Lake City, UT, USA, FamilySearch.org, 2011. Données d'origine : South Carolina. Department of Archives and History. South Carolina Probate Records, Columbia, SC, USA. Will of Tobias Bowles, Charleston, SC, 1808, Will Book 31 (1807-1818), p.105.

Treize ans après avoir déposé une requête auprès du Sénat, Rebecca Perry DRAYTON accomplit par testament ce qu'elle n'avait pu obtenir par pétition. Dans son testament daté du 10 mai 1837 et authentifié le 5 octobre 1840, Rebecca prit des dispositions pour les esclaves Abba, Mahala, Rebecca et Richard. Rebecca légua une partie de ses biens à son ami de confiance Francis Y. Porcher, afin qu'il puisse acheter une maison pour Abba et contribuer à ses frais de subsistance :

« Je donne à mon ami Francis Y. PORCHER ma servante Martha, afin qu'il prenne soin d'elle et qu'il l'entretienne pour moi. Je donne tout le reste de mes biens à mon exécuteur testamentaire, le Dr Francis Y. PORCHER, sur la base des fiducies suivantes : ma montre en or, mes vêtements et mes meubles, que je souhaite qu'il garde ou dont il est libre de disposer à l'usage de ma fidèle femme Abba, que je lui ai donnée par acte, afin de lui permettre de respecter mes intentions envers elle et de s'acquitter à ma place de la dette de gratitude à laquelle ses longs et diligents services pendant ma vieillesse et ma maladie lui ont donné droit. Je souhaite qu'il vende tout le reste de mes biens, meubles et immeubles, lors d'une vente publique ou privée, comme il le jugera bon, à l'exception de Sam et Sophy, à qui je souhaite qu'il accorde le privilège de choisir leurs propriétaires ».

La dernière clause du testament de Rebecca précise ses souhaits concernant Sam et Sophy : *« N.B. Sam et Sophy doivent rester avec Abba, à moins qu'ils ne jugent bon de choisir un [autre ?] propriétaire ».*

Sur le produit de la vente, elle lègue à sa nièce Rebecca GILES 250 dollars. Une fois ce legs exécuté, Francis PORCHER devait utiliser le produit de la vente de la succession de Rebecca pour acquérir une petite maison et investir le reste. La maison allait être lieu d'habitation d'Abba jusqu'à la fin de ses jours.

Le testament de Rebecca DRAYTON prévoyait également des dispositions pour Mahala et Rebecca, peut-être les mêmes Mahala et Rebecca pour lesquels elle avait demandé l'autorisation d'émancipation en 1821. Après la mort d'Abba, les intérêts du principal devaient servir à couvrir les frais de subsistance des anciens esclaves Rebecca, Richard et Mahala, aussi longtemps qu'ils vivaient. Après leur décès, Rebecca Perry DRAYTON légua la somme principale à ses arrière-petits-enfants à condition qu'ils ne contestent pas le testament.

Afin d'éviter toute contestation de son testament, elle inclut la disposition suivante : *« Si mes descendants ou l'un d'entre eux contestent le présent testament, en raison de l'arrangement conclu pour le soulagement des esclaves mentionnés ci-dessus, je donne ladite maison et le capital du fonds ainsi investi à l'usage dudit Francis Y. PORCHER, libéré de toute autre fiducie pour toujours ».* Francis Y. Porcher est nommé unique exécuteur de la succession de Rebecca⁵².

Inventaire des biens de Rebecca Perry DRAYTON

Un inventaire des biens de Rebecca Perry DRAYTON fut réalisé à sa résidence de Bull Street à Charleston le 4 octobre 1840⁵³. Ici, le nom d'Abba est rendu par « Abby ». L'inventaire successoral nous renseigne davantage sur Mahala, Rebecca et Richard. Les esclaves répertoriés dans la succession sont les suivants :

- Sam, 40 ans, charpentier
- Jacob, ouvrier, âgé de 20 ans, en mauvaise santé

⁵² FamilySearch.org. South Carolina Probate Records, Bound Volumes, 1671-1977 [base de données en ligne]. Salt Lake City, UT, USA, FamilySearch.org, 2011. Données d'origine : South Carolina. Department of Archives and History. South Carolina Probate Records, Columbia, SC, USA. Will of Rebecca Drayton, Charleston, SC, 1840, Will Book 42 (1839-45), p. 185.

⁵³ Fold3.com. South Carolina Estate Inventories and Bills of Sale, 1732-1872 [base de données en ligne]. Provo, UT, USA: Fold3.com, 2010. Données d'origine : South Carolina. South Carolina Probate Records. Columbia, SC, USA: South Carolina Department of Archives and History. Estate Inventory of Rebecca Perry Drayton, Inventories Book A (1839-1844), p. 107.

- Jennett, 18 ans, servante
- Abram, 50 ans, ouvrier
- Lucy ou Lucia, 35 ans, servante
- Silla, 21 ans, servante
- Sophie, 25 ans avec ses trois enfants, à savoir Dolly, Josiah et Sarah
- Martha, une vieille femme
- Dye, 25 ans, infirme et son enfant en bas âge
- Esaw, 23 ans, ouvrier
- Sarah, 40 ans, servante
- Richard, 20 ans, charpentier
- Rebecca, 18 ans, servante
- Mahala, 19 ans, servante
- Abby, 50 ans, nurse

Question : Les souhaits de Rebecca Perry Drayton ont-ils été respectés ?

Nous savons que, pour respecter les souhaits de Rebecca Perry, son exécuteur testamentaire Francis Y. Porcher aurait du vendre la majeure partie de ses biens et utiliser une partie du produit de la vente pour l'acquisition d'une petite maison dans laquelle Abba pouvait vivre jusqu'à la fin de sa vie.

Pour respecter ses souhaits, il aurait également du investir le reste du produit de la vente et se servir des intérêts sur la somme principale pour contribuer aux frais de subsistance d'Abba, de Rebecca, de Richard et de Mahala.

Question : Francis Y. Porcher a-t-il bien vendu les biens de Rebecca Drayton ? A-t-il déboursé des fonds pour Rebecca, Richard et Mahala ?

Une annonce de vente de la maison de Rebecca Drayton et de ses domestiques est parue dans le Charleston Courier en janvier 1841.

Jacob, a laborer, 21 years old
Jeannet, house servant, 18 years old
Scilla, house servant, 21 years old
Dye, 25 years old, with her Child, 1 year old
Esaw, 23 years, a laborer.

*Détail de l'annonce de la vente de la succession de Rebecca Drayton, 1841.
 Date 13/01/1841 Journal : Charleston Courier*

La déclaration de succession déposée auprès du tribunal des successions de Charleston en dit plus sur l'administration par Francis Porcher de la succession de Rebecca Perry Drayton.

Nous voyons ici que la maison de Rebecca a été louée jusqu'à ce qu'elle soit vendue en 1841. Nous voyons également des entrées pour la vente de Dye, Jacob, Jeannett et Scilla en février 1841, et la vente de Lucia et Esaw en août 1841 :

HANOVER STREET.

Runs from South Street North, partly through Ward No. 5 and partly through Ward No. 7, to Line Street.

WEST SIDE, WARD No. 5.

No.	BRICK.	WOOD.	OWNERS.	OCCUPANTS.
1		1	Charles Holloway.	John H. Long.
3		1	Do.	John Davis.
5		1	Estate Jacob Kugley.	Humphrey Coffey.
7		1	Do.	Bartholomew Coffey.

WEST SIDE, WARD No. 7.

9		1	Est. Samuel Cruikshanks.	Astley C. Wagner.
11		1	Dr. Francis Y. Porcher.	Abby Cripps, f. p. c.
13		1	Daniel Wood.	Mary Ann Brown, f. p. c.
15		1	Do.	Henry C. Shokes.
17		1	Leonidas W. Spratt.	Unoccupied.

Abby Cripps, 1861 Census of the City of the City of Charleston. Adapté de Charleston SC City Council, Frederick A. Ford, compilateur. 1861.

Census of the City of Charleston, South Carolina for the Year 1861, p. 100

Le recensement fédéral de 1860 indique également qu'Abby Cripps vivait à Charleston, dans le quartier Cityward 7. Les membres de son ménage étaient⁵⁷ :

- Harriet ROSS âgé de 50 ans, domestique
- Susan ROSS âgée de 20 ans
- Thomas BROWN âgé de 24 ans
- Virginia BROWN, âgée de 17 ans
- Abbe [sic] CRIPPS âgée de 58 ans.

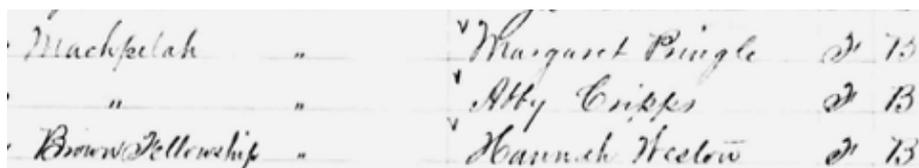
Abby Cripps est décédée à Charleston le 22 mars 1866, des suites d'une pneumonie. Elle résidait au 27 Hanover Street. Le médecin traitant était H. Baer. Abby est enterrée au cimetière de MachPelah⁵⁸.

RETURN OF DEATHS WITHIN THE CITY OF CHARLESTON, FROM THE 18th to the 24th March 1866										
PLACE OF INTERMENT	NAME	SEX	AGE	WEIGHT	PLACE OF BIRTH	TIME OF DEATH	PLACE OF RESIDENCE	DISEASE	ATTENDING PHYSICIAN	DATE OF DEATH
Magdalen Cemetery	Jerry Coore	M	49		Charleston	19	4th St	Debility	H. M. Sitch	17th March 1866
St. Paul's Church	Charles Williams	M	18	180 lbs	Memphis	18	127 Coming St	Brain, Cause of	H. M. Sitch	19th
Severance	Abigail Ryan	M	18		Memphis	18	102nd Liberty St	Smallpox	Ed. Meyer	19th
"	William McRae	M	13		Stags	18	20th Market St	Brain, Cause of	H. M. Sitch	20th
"	Mary A. Syms	F	19		7	18	10th St	Smallpox	H. M. Sitch	20th
"	M. Maloney	M	47		Belmont	16	37th Street	Consumption	Ed. Meyer	21st
"	James Cooney	M	15		Belmont	3	20th Street	Accident	Ed. Meyer	22nd
Epworth	Eliza Brown	F	20		Charleston	20	Washington St	Varicella	Ed. Meyer	19th
MachPelah	Margaret Bringle	F	18		"	18	1st St	Consumption	H. M. Sitch	19th
"	Abby Cripps	F	58		"	26	27 Hanover St	Pneumonia	H. Baer	22nd
Brown's Alley	Thomas Wilson	M	15		Memphis	18	6th Market St	Smallpox	H. M. Sitch	19th

Acte de décès de Abby Cripps, 1866. City of Charleston, SC. Actes de décès, 1819-1873. Microfilm disponible à la Charleston County Public Library, South Carolina Room

⁵⁷ Ancestry.com. "1860 United States Federal Census" [database on-line]. Provo, UT, USA: The Generations Network, Inc., 2004. Original data: United States of America, Bureau of the Census. Eighth Census of the United States, 1860. Washington, D.C.: National Archives and Records Administration, 1860. M653, 1,438 rolls. Year: 1860; Census Place: Charleston Ward 7, Charleston, South Carolina; Roll M653_1216; Page: 470; Image: 572.

⁵⁸ City of Charleston, SC. "Returns of Deaths, 1819-1873." Microfilm Available at Charleston County Public Library, South Carolina Room. Death Record for Abby Cripps, 1866.



Détail de l'acte de décès de Abby Cripps 1866. Côté gauche de la page

Question : Abby Cripps, figurant dans les documents ci-dessus, est-elle la même personne qu'Abba ou Abby mentionnée dans le testament et l'inventaire successoral de Rebecca Perry Drayton ?

Cette question doit faire l'objet de recherches plus approfondies. L'âge d'Abby ou d'Abba est de 50 ans dans l'inventaire de succession réalisé en 1840. Abby Cripps est âgée de 58 ans lors du recensement de 1860 et de 56 ans dans l'acte de décès de la ville de Charleston en 1866. Nous devons en apprendre davantage sur Abby Cripps avant de pouvoir émettre des hypothèses.

Questions à approfondir

Esclaves vendues dans la succession de Rebecca Perry Drayton

La déclaration de succession ci-dessus nous apprend que Dye, Jacob, Jeannette et Scilla furent vendus en février 1841, et que Lucia et Esaw furent vendus en août de la même année.

Question : Qui a acheté les ancêtres esclaves vendus dans la succession de Rebecca Drayton ? Peut-on localiser les actes de vente ?

Pour répondre à cette question, il est possible de consulter l'index des actes en ligne du département des archives et de l'histoire de Caroline du Sud (*South Carolina Department of Archives and History's Online Records Index*)⁵⁹. Nous n'y trouvons que deux résumés d'actes de vente de F.Y. Porcher, l'exécuteur testamentaire de Rebecca Drayton.

Les images des actes de vente extraits de l'index en ligne du département des archives et de l'histoire de Caroline du Sud se trouvent dans la collection gratuite *South Carolina Estate Inventories and Bills of Sale, 1732-1872* (Inventaires de succession et actes de vente de Caroline du Sud) sur Fold3.com.

- Résumé : Porcher, F. Y., Exor. of Rebecca Drayton to R.E. Dereef, Bill of Sale for a Slave Named Dye and Her Child Dye⁶⁰. Image d'archives : Voir sur Fold3.com⁶¹
- Résumé : Porcher, F. Y., Exor de Rebecca Drayton à F. Stall, acte de vente pour un esclave nommé Jacob⁶² Image d'archives : Voir sur Fold3.com⁶³

Nous savons qu'une esclave nommée Auba appartenait à Tobias Bowles et que, dans son testament rédigé en 1807, il l'a léguée à Rebecca Perry Drayton, veuve de John Drayton à Drayton Hall, à condition que Rebecca l'affranchisse. Nous savons également que Rebecca Drayton a demandé au Sénat, en 1827, l'autorisation d'affranchir un esclave nommé Abba.

Question : Auba, mentionnée dans le testament de Tobias Bowles de 1807, est-elle la même personne qu'Abba, que Rebecca Drayton a cherché à affranchir en 1827 ?

En l'absence d'autres preuves documentaires, il est impossible de l'affirmer.

⁵⁹ South Carolina. Department of Archives and History. On-Line Records Index. <http://www.archivesindex.sc.gov>.

⁶⁰ South Carolina. Department of Archives and History. On-Line Records Index. <http://www.archivesindex.sc.gov>. Abstract, Bill of Sale, F.Y. Porcher to R.E. Dereef, 2 Feb 1841, Series S213003, Bills of Sale, Vol. 5W (1839-1843), p. 276.

⁶¹ Fold3.com. "South Carolina Estate Inventories and Bills of Sale, 1732-1872" [base de données en ligne]. Provo, UT, USA: Fold3.com, 2010. Donnée d'origine : South Carolina. South Carolina Probate Records. Columbia, SC, USA: South Carolina Department of Archives and History. Bill of Sale, F.Y. Porcher to R.E. Dereef, 2 Feb 1841, Bills of Sale Vol. 5W (1839-1843), p. 276, <http://www.fold3.com/image/#1|269368648>, consulté 7 Mars 2012.

⁶² South Carolina. Department of Archives and History. On-Line Records Index. <http://www.archivesindex.sc.gov>. Abstract, Bill of Sale, F.Y. Porcher to F. Stall, 8 Feb 1841, Series S213003, Bills of Sale, Vol. 5W (1839-1843), p. 278.

⁶³ Fold3.com. "South Carolina Estate Inventories and Bills of Sale, 1732-1872" [base de données en ligne]. Provo, UT, USA: Fold3.com, 2010. Donnée d'origine : South Carolina. South Carolina Probate Records. Columbia, SC, USA: South Carolina Department of Archives and History. Bill of Sale, F.Y. Porcher to F. Stall, 8 Feb 1841, Bills of Sale Vol. 5W (1839-1843), p. 278, <http://www.fold3.com/image/#1|269368650>, consulté 7 Mars 2012.

